

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA NOUVELLE IDOLE

CUREL, FRANÇOIS

Pièce — 1931

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LOUISE DONNAT	169 répliques
ALBERT DONAT	131 répliques
MAURICE CORMIER	82 répliques
JEANNE LEJEUNE	59 répliques
ANTOINETTE MILAT	42 répliques
DENIS	18 répliques
EUGÉNIE	9 répliques
BAPTISTE	3 répliques

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE II	43
ACTE III	80

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Louise, Jeanne.

(Louise, à l'entrée de Jeanne se retourne, surprise, et ferme son buvard sur la lettre qu'elle écrivait.)

(L'embrassant.)

LOUISE *(en peignoir et pas encore coiffée, écrit. Jeanne arrive du dehors en toilette du matin, très simple)*

Ce sont deux femmes d'environ vingt-huit ans. Tiens !... Déjà levée, Jeanne ?... Bonjour !... C'est pour chercher un compliment que tu viens de si bon matin ?

JEANNE

Un compliment ?

5

(Lui faisant la révérence.)

LOUISE

Eh bien !... Et le discours de Paul, hier, à la Chambre ?... Ah ! Il leur en a dit, des vérités. Le jour du grand nettoyage, c'est ton mari qui tiendra le

balai... Madame la Présidente du Conseil !... Et puis, plus tard, qui sait ?... Hein, si j'étais belle-soeur du...

JEANNE *(tristement)*

Vois-tu, Louise, ne pensons pas à ces splendeurs...

10

LOUISE

Quelle figure d'enterrement !... Vous arrive-t-il quelque chose ?

JEANNE

À nous, rien ; mais...

LOUISE

Je respire !... Dame, par le temps qui court !...

JEANNE

Tu as lu les journaux, puisque tu es si bien renseignée sur l'éloquence de Paul... Rien d'autre ne t'a frappée?

15

LOUISE

Je n'ai pas ouvert un journal... C'est Albert qui, tout à l'heure, avant de sortir, m'a mise au courant. Il était plein d'enthousiasme pour son beau-frère !

JEANNE

Il ne semblait pas préoccupé ?

LOUISE

Très calme, comme à son ordinaire.

20

JEANNE

Il est à l'hôpital ?

LOUISE

Le matin, toujours.

JEANNE

Fais-le chercher... Vite !

LOUISE

Tu es folle !... S'il s'agit d'un malade...

JEANNE

Il s'agit de lui seul.

25

LOUISE

Tu demandais s'il avait l'air préoccupé ?...

JEANNE

Il a sujet de l'être, je t'assure... Tiens, ne perdons pas de temps.

LOUISE

Sonne, veux-tu ? pour qu'on attelle... Mais je perds la tête ! Il a pris la voiture !... J'y pense !... Il m'a quittée annonçant qu'il reviendrait de bonne heure pour recevoir quelqu'un.

30

JEANNE

Tu ne sais pas qui ?

LOUISE

Non. Qui crains-tu que ce soit ?

JEANNE

Personne !... On nous a formellement promis de n'envoyer personne encore.

LOUISE

Je t'en supplie !... Je ne sais rien, je ne comprends rien, tu me fais mourir à petit feu !

35

JEANNE

Ma pauvre chérie, tout s'arrangera... Dans ce monde, tout s'arrange !... Enfin, pour le moment, Albert est menacé d'une enquête... Ce matin, les journaux y font allusion sans le nommer, mais ce soir... Demain, ce sera la grande nouvelle... Le scandale du jour !...

40

LOUISE

Que peut-on reprocher à un homme dont la science remplit toute la vie ?... Sa clinique, ses Internes, son cours à l'École de médecine, ses ouvrages, on ne peut pas le tirer de là...

JEANNE

Ah ! Science maudite !... C'est justement elle qui le perd... On l'accuse d'avoir fait servir ses malades à des expériences...

45

LOUISE

Et parce qu'un journal dit cela, tu admetts, sans l'ombre d'un doute, que ton beau-frère est un criminel !... Albert est un des premiers savants de

son époque, la plus pure gloire de la France ! Quand nous voulons jeter des noms à la face de l'étranger, on cite Pasteur et, tout de suite après, Albert Donnat. N'importe ! On invente une stupide histoire et, demain, la bande des médiocres fêtera la chute d'un grand homme ! Sous quel triste régime de délations nous vivons ! Paul, quelle est son opinion ?... Il ne se méfie pas d'un chantage ?

JEANNE

C'est la première idée qui lui soit venue.

LOUISE

Eh bien ?...

JEANNE

Le préfet de police sort de chez nous.

LOUISE

Après le discours d'hier !...

JEANNE

Innocente !... Plus on les étrille... Il y a contre ton mari des charges tellement nettes que l'on ne peut éviter de faire une perquisition dans votre appartement, ce soir, vers quatre heures... Pas avant. D'ici là, nous mettrons en lieu sûr toutes les pièces compromettantes : carnets d'observations, résultats d'expériences, etc...

LOUISE

Puisqu'on cherche des preuves, il reste donc un espoir que ce soit une calomnie ?...

JEANNE

Chercherait-on des preuves si l'on n'en avait pas déjà ?... La perquisition fait partie d'un cérémonial bruyant qu'il ne faut pas prendre au tragique. Les escamoteurs parlent toujours beaucoup, à la minute même où ils font passer la muscade sous les yeux du public. Paul est chez le directeur de l'Assistance pour veiller aux indiscretions du personnel... ⁶⁵

LOUISE

Ses expériences... De quelle nature ?... ⁷⁰

JEANNE

Ton mari a inoculé le cancer à de pauvres diables.

LOUISE

Mais j'ai entendu dire à Albert que le cancer ne s'inoculait pas.

JEANNE

Il vient, paraît-il, de découvrir un microbe dont certaines cultures exaspèrent la virulence et qui donne l'affreuse maladie. Ses admirateurs, car il en a, prétendent que bientôt le cancer se guérira facilement grâce à un vaccin que ton mari est en train d'étudier. ⁷⁵

LOUISE

Alors pourquoi persécuter mon mari ? Il devrait être aussi glorieux que Pasteur !

JEANNE

Pasteur a vaincu la rage sans la communiquer à personne. En ce moment, quinze ou vingt misérables sont affligés de tumeurs mortelles qu'Albert a provoquées.

80

LOUISE

N'est-ce pas une calomnie ?... Ce serait tellement criminel !...

(Un silence.)

JEANNE

Paul assure qu'on ne peut garder aucun doute.

LOUISE

Dire qu'au commencement de mon mariage j'ai tant souffert à cause de cet homme !

85

JEANNE

Oui, je t'ai vue jalouse, jalouse de sa science !... J'avais beau te prêcher qu'une femme habile doit, au contraire, encourager son mari à se créer des occupations, tu ne voulais rien entendre. Pourtant tu voyais avec quelle persévérance je maintenais Paul dans la politique. Il est vrai que ses préoccupations électorales ne l'empêchaient pas d'être aux petits soins pour moi. Dame, j'ai eu de la chance !

90

LOUISE

J'en ai dans mon malheur ! Albert n'a pas voulu comprendre à quel point je me donnais entièrement à lui. Mon affection lui faisait-elle peur ? L'accusait-il de voler du temps à ses chères études ? Ou bien trouvait-il humiliant de tomber, lui si grand, avec ses espoirs de prodi-

95

gieuses découvertes, aux pieds d'une ignorante ? En tout cas, nous partageons la même chambre, nous n'avons qu'un lit, nous sommes ce qu'on appelle un excellent ménage, et, en réalité, Albert m'est aussi étranger que cet homme, tiens, là, qui marche sur le trottoir d'en face. Et voilà pourtant ce que j'en suis réduite à décorer du nom de chance ! 100

JEANNE

C'en est tout de même un peu, car tu serais dans une vilaine passe s'il y avait entre Albert et toi une union comme entre Paul et moi, par exemple.

(Elle fond en larmes.)

LOUISE

Évidemment, mon coeur n'est pas atteint... J'ai pourtant la sensation d'un effondrement au dedans de moi-même... J'estimais hautement mon mari... L'austérité de sa vie, la tension perpétuelle de son intelligence vers un noble but : soulager l'humanité souffrante, lui rendre la douleur physique moins atroce... car la douleur morale... La douleur morale, il l'a eue sans cesse à ses côtés depuis dix ans, et il ne s'en est pas douté... Tu n'as pas su toi-même à quel point elle était profonde !... Ah ! Laisse-moi pleurer : c'est mon droit, maintenant... Je suis fière d'avoir été malheureuse auprès de ce monstre ! 105 110

JEANNE

Louise !... Non, pas d'injures !... Un monstre ?... Bah !... Un simple ambitieux... Paul l'a dit tout de suite : c'est l'ambition qui lui joue ce mauvais tour !... En pareille matière, on peut accorder à Paul qu'il s'y connaît... Et puis, n'exagérons rien... Tu n'avais pas l'air tellement à plaindre auprès de ce monstre... 115

LOUISE

Son orgueil m'écrasait, mais il s'inclinait vers les humbles avec tant de douceur !... Comment me révolter ?... Je n'étais pour lui qu'un point dans la foule, mais n'y avait-il pas un peu d'ingratitude à me plaindre d'y être mêlée, quand il dépensait ses forces, jour et nuit, au service des foules ?... À ne juger que sur les apparences, sais-tu qu'il était souvent admirable ?... Je l'ai vu, pendant des épidémies, gai, tranquille, d'une sérénité vraiment superbe... J'attribuais ce rayonnement d'audace heureuse au sentiment qu'il avait d'être utile et bienfaisant.

120

125

JEANNE

Pourquoi pas ?... En somme, il y a de beaux traits dans son passé... Par exemple, quand il a gagné la diphtérie en opérant une petite gueuse... Je me rappelle un certain soir où on le croyait perdu... explique les choses comme tu voudras, tu étais joliment triste.

LOUISE

Cette fois-là, oui... Je l'ai soigné de tout coeur !... Au nom des malheureux, j'essayais de lui rendre le bien qu'il avait fait.

130

JEANNE *(souriant)*

En ton nom un peu aussi, je pense ?

LOUISE

C'est possible... du moins pendant les deux ou trois jours qu'a duré le danger... À peine sauvé, il a eu vite fait de me remettre aux pieds de son génie... Avait-il seulement remarqué mon zèle ?... Les hôpitaux fourmillent d'infirmières plus habiles que moi... Il n'avait pas deviné l'âme !... Dieu merci !... Tu as raison : c'est un bonheur qu'un attache-

135

ment sérieux ne me retienne pas prisonnière. L'affreuse nouvelle que tu viens de m'apprendre est tout bonnement l'annonce d'une délivrance !

JEANNE (*effrayée*)

Louise !

140

LOUISE

Je suis parfaitement résolue à être libre désormais !... Je ne le subirai plus...

JEANNE

Rien de plus juste ! Tu n'aimes pas ton mari, tu n'as pas d'enfants... L'occasion est propice... Pousse le verrou, et dors en paix !...

LOUISE

Me murer vive ?... Une délivrance originale !... Albert mérite la prison et c'est à moi qu'on l'offre ! Bien obligée, ma chère ! je n'ai pas encore dit adieu à tout espoir d'être heureuse en suivant les inspirations de mon coeur.

145

JEANNE (*très émue*)

Miséricorde, Louise, il ne manquait plus que cela ! Si je comprends bien, tu aimes quelqu'un ?...

150

LOUISE

Oui, j'ai une inclination...

JEANNE

Mais alors, ce n'est pas la peine de nous donner tant de mal pour tirer Albert du guêpier où il s'est fourré... Tu bouleverseras tout !

LOUISE *(étonnée)*

Moi ?

JEANNE *(suivant son idée)*

Songe donc aux conséquences d'un divorce !... Divorcer, c'est manifester d'une manière éclatante que tu crois ton mari coupable !... C'est son honneur, celui de toute la famille, traîné dans la boue !... C'est la situation de Paul ébranlée... Avec ce qu'il a d'ennemis, tu penses !... Ma chérie, nous avons toujours été deux soeurs parfaites... Au fond, il n'y a encore que ces liens-là... Avoir grandi dans des berceaux voisins, habillé les mêmes poupées, cuisiné les mêmes dinettes... Qui donc se parlerait à coeur ouvert si ce n'est toi et moi ?... Louise, je t'en supplie, fais cela pour nous, ne divorce pas !

LOUISE

Où prends-tu que je veuille divorcer ?

JEANNE *(très heureuse)*

Comment ! Tu ne... Dame ! Tu annonces coup sur coup que tu as une inclination dans le coeur et que tu es libre... Alors, le divorce ?... Nous en avons si peur !... Je n'ai vu que ça !... Hein ?...

LOUISE

Je n'ai pas regardé si loin... Il y a une heure, je me croyais encore enchaînée pour la vie !

(Un silence.)

JEANNE

C'est vrai !... Il ne faut rien brusquer... Ta vie s'organisera peu à peu...
Bien sûr qu'Albert, après une pareille alerte, ne sera pas un homme difficile à mater... Louise, donne-moi une preuve de confiance... Qui est-ce ?

170

LOUISE

Maurice Cormier.

JEANNE (avec découragement)

Encore un savant !... Est-ce que tu n'en as pas assez, de la science ?

175

LOUISE

Monsieur Cormier s'est beaucoup occupé de psychologie, c'est-à-dire des choses de l'âme... C'est celui des jeunes philosophes qui a la réputation de savoir le mieux ce qui se passe en nous. Avec lui, du moins, une femme ne souffrirait pas pendant des années sans que son compagnon s'en aperçoive.

180

JEANNE

Il donnera un nom grec à ta souffrance... D'ailleurs, un garçon correct, distingué et pas mécontent de lui... Un bon ensemble... C'est égal, si j'avais à disposer de ma personne, ce n'est pas ton psychologue qui m'ensorcellerait...

LOUISE

Aimant ton mari comme tu l'aimes, tu es mal placée pour juger...

185

JEANNE

Moi, hier - aujourd'hui, je lui en veux trop ! - hier, j'aurais préféré Albert. Il est beaucoup plus célèbre que l'autre, et, comme intelligence, infiniment supérieur, je crois... D'abord, n'est-ce pas en venant faire corriger ses travaux par ton mari que Monsieur Cormier s'est introduit chez vous ?

190

LOUISE *(avec un sourire hautain)*

Corriger, pas tout à fait... Il y a quatre ans, Maurice est venu se renseigner auprès d'Albert, à l'époque où il écrivait son grand ouvrage : la Personnalité sous consciente. Maurice n'est pas médecin, et il craignait d'expérimenter sur les névrosées qui sont ses sujets habituels, sans avoir auprès de lui un docteur. Albert est allé l'assister plusieurs fois... De là notre intimité.

195

JEANNE

C'est un préjugé, mais l'idée qu'on risque d'avoir un petit enfant de l'homme qui a écrit : la Psychologie du fœtus... Brrr !...

LOUISE

Voyons, méchante, est-ce que j'en suis là ? Je ne sais même pas encore si j'éprouve un penchant bien sérieux pour lui. Je me promets seulement une félicité délicate à l'entendre analyser mes peines, rien de plus.

200

JEANNE

Ce bon Monsieur Cormier, avec sa psychologie, remarque-t-il au moins l'impression qu'il produit ?

LOUISE

Non... J'ai toujours été très prudente.

JEANNE

Enfin, il a posé sa candidature ?

205

LOUISE

Depuis longtemps il me témoignait une grande amitié, parfaitement respectueuse... Hier, pour la première fois, il m'a mise dans l'embarras...

JEANNE

Ah ! C'est hier qu'il a brûlé ses vaisseaux ?... Voyez-vous le malin !... Car, dans le milieu qu'il fréquente, on a dû savoir au moins un jour avant le public la débâcle probable de ton ménage... Un bon point pour la psychologie !

210

LOUISE

Simple coïncidence, je t'assure...

JEANNE

Tu t'es montrée inflexible ?

(Louise va chercher une lettre dans son buvard. Pendant que Jeanne lit.)

LOUISE

En veux-tu la preuve ?... Lis la lettre que j'écrivais quand tu es entrée. Elle ordonne à Maurice de ne jamais revenir chez moi... Ai-je l'air d'implorer une désobéissance ?

215

JEANNE *(rendant la lettre)*

Rien à lire entre les lignes : un coup de tranchet !

LOUISE (*déchirant la lettre*)

C'est trop beau !... Voilà ce que j'en fais!

SCÈNE II

Louise, Jeanne, Baptiste.

BAPTISTE

Une jeune fille demande à voir Monsieur... Elle prétend qu'elle le connaît bien, ayant été dans son service à l'hôpital, et qu'il lui a donné rendez-vous pour ce matin. 220

LOUISE

Je n'y puis rien. Qu'elle revienne.

BAPTISTE

Elle a une lettre de Monsieur...

JEANNE

Tu m'as dit qu'il attend quelqu'un... 225

LOUISE

C'est vrai. Monsieur va rentrer... Qu'elle reste, à tout hasard...

(Il sort.)

BAPTISTE

Bien, Madame.

JEANNE

Soignée par ton mari, à l'hôpital... Pourquoi la convoquer ici, et pas à sa clinique ?...

(Elle sonne. Baptiste rentre aussitôt.)

(Il sort.)

LOUISE

Il ne fait jamais cela pour personne. Serait-ce une malheureuse sacrifiée²³⁰ par lui ?... Ah ! Mais, s'il a intérêt à la cacher, moi, j'aurais tort de ne pas la voir !... Baptiste, priez cette personne de venir. Je n'aurai pas à me reprocher d'admettre sans examen l'infamie d'Albert.

SCÈNE III

Louise, Jeanne, Antoinette.

(Antoinette est une jeune-fille de dix-huit ans, très frêle, qui serait jolie sans sa pâleur et son air maladif. Elle est en petit bonnet blanc et pèlerine bleue : costume d'orphelinat. Excessivement intimidée d'abord, elle s'approprie rapidement.)

LOUISE

Vous comptiez voir mon mari, Mademoiselle. Je ne sais trop si ce sera possible.²³⁵

ANTOINETTE

Il m'a écrit d'être ici vers dix heures.

LOUISE

Il est si distrait !... Dans le cas où il vous aurait oubliée, n'avez-vous rien à lui faire dire ?... Je m'en chargerais volontiers.

ANTOINETTE

Madame est trop bonne...

240

LOUISE

Il s'agit d'une simple consultation ?

ANTOINETTE

Oui, Madame.

LOUISE

Vous avez été dans le service de Monsieur Donnat ?

ANTOINETTE

Oui, pour une maladie de poitrine.

LOUISE

Vous allez mieux ?

245

ANTOINETTE

Beaucoup mieux. Notre médecin de là-bas ne pouvait en croire ses yeux. Si cela continue, à la fin de l'année on m'admettra au noviciat.

LOUISE

Vous êtes dans une maison religieuse ?

ANTOINETTE

Oui. Un orphelinat, près de Chartres... Je m'appelle Antoinette Milat. Toute petite, je suis restée sans parents et Madame la Comtesse de Cernay, chez laquelle ma mère avait été femme de chambre, m'a placée là. 250

LOUISE

Ainsi, vous serez religieuse ?

ANTOINETTE

Si ma guérison se maintient... Il faut qu'une soeur soit forte... S'occuper des enfants, veiller les malades...

LOUISE

Vous venez de Chartres exprès pour voir mon mari ? 255

ANTOINETTE

Oui, Madame.

LOUISE

Vous avez grande confiance en lui ?

ANTOINETTE

Ah ! Bien, vrai, si je n'avais pas confiance !... Demandez un peu dans quel état j'étais quand on m'a conduite à l'hôpital... Personne ne pensait que j'en réchapperais... Monsieur Donnat pas plus que les autres... Une fois, qu'il me croyait sans connaissance il a dit à un interne que j'en avais pour deux ou trois jours... Alors, j'ai demandé les sacrements. 260

LOUISE

Et tout de même il vous a tirée d'affaire ?

ANTOINETTE

Il est si savant, et, avec cela, bon et patient... Bien des soeurs ne sont pas si douces que lui.

265

SCÈNE IV

Louise, Jeanne, Antoinette, Albert.

(Il lui tend la main, qu'elle prend dans les deux siennes.)

ANTOINETTE *(à la vue d'Albert, poussant un cri de joie)*

Monsieur le docteur !...

(Regardant sa femme. À Antoinette.)

ALBERT

Ma petite Antoinette ! À la bonne heure !... Elle est exacte !... On vous a fait entrer ici ?

LOUISE *(avec embarras)*

Oui, je...

270

(Serrant la main de sa belle-soeur.)

ALBERT *(froidement)*

Bien ! Bien !... Bonjour, Jeanne.

JEANNE

Albert, deux mots, s'il vous plaît.

(Louise et Antoinette se retirent sur un regard d'Albert, et causent à l'écart.)

ALBERT

Parfaitement. Alors ?...

JEANNE

Vous savez ce qu'on dit ?

ALBERT

Mon fameux crime !...Est-ce pour me demander si je l'ai réellement commis ?... Rien de plus vrai. Vous voyez (montrant Antoinette et sa femme) ce petit espionnage pouvait être évité.

275

JEANNE

N'allez pas reprocher aux vôtres leur anxiété !... Cette enfant s'est annoncée comme sortant de votre service. Nous avons été effrayées... La laisser répondre aux questions des domestiques...

280

ALBERT *(souriant)*

Aux vôtres, qu'a-t-elle répondu ?

JEANNE

Qu'elle vous vénère !... Quant à la vérité, je n'avais besoin ni d'elle ni de vous pour en être instruite... Nous avons vu le préfet de police, et je vous apporte des renseignements bons à noter.

ALBERT

Mes notes sont prises... Je viens de rencontrer votre mari à la porte du directeur de l'hôpital... Paul est vraiment bien pour moi dans cette affaire... Du reste, je me défiais, et, dès hier matin, j'étais allé prier un de mes amis de prendre chez lui certains papiers, dangereux à garder ici... Il viendra les chercher avant midi. C'est Maurice Cormier, vous savez, ce jeune homme avec lequel j'ai publié un travail sur l'hypnotisme.

285

290

(Souriant.)

JEANNE

Je le connais... Il a une qualité, c'est la discrétion ; car une personne qui lui a parlé de vous hier dans la journée ne s'est pas doutée que vous l'aviez vu dans la matinée.

ALBERT

Quelle personne ?

JEANNE

C'est insignifiant... Alors, dites, tout s'arrangera ?

295

ALBERT

Oui, j'ai les meilleures assurances.

JEANNE

Ainsi vous êtes tranquille ?

ALBERT

Complètement.

JEANNE

Et votre conscience ?

ALBERT

Elle et moi ne faisons qu'un.

300

JEANNE

Tant pis pour elle !

ALBERT (*montrant Antoinette*)

Chère amie, voyez cette enfant. Elle est phtisique jusqu'à la moelle des os, et n'ira pas jusqu'au printemps... Supposez que je lui aie inoculé un mal épouvantable, toujours mortel, supposez que, grâce à cela, j'arrive à préserver des mères de famille, des personnes robustes et utiles... ou
plutôt ne supposez pas : c'est fait !... Franchement, suis-je bien coupable
d'étudier dans ce pauvre petit corps, condamné à une dissolution prochaine, le secret qui va sauver des générations entières ?

305

JEANNE

Ce pauvre petit corps semble encore vivace... Il peut résister... se guérir... et alors...

310

ALBERT

Vous ne savez pas ce que vous dites... Je connais mon métier, n'est-ce pas ?... Irrévocablement perdue !...

JEANNE

Mais vous n'êtes pas infailible !... Vous parlez comme un dieu !... Imaginez que cette fille guérisse de sa maladie de poitrine, et reste avec une horrible plaie, fatalement mortelle, infligée par vous ?

315

ALBERT

Je n'aurais plus qu'à me casser la tête.

JEANNE

Albert !... Est-ce qu'on dit ces choses-là ?

ALBERT

On les fait !... Si j'avais tué cette petite !... L'être le plus exquis !... En qui tout est bonté, pitié, tendresse !... Elle a pour moi un véritable culte, mais si loin des passions vulgaires ! Elle m'adore parce qu'elle se figure que je sers les desseins de la Providence en soulageant des maux.

320

L'admiration qui fait étinceler ses yeux dès que je parais est peut-être la plus glorieuse récompense qu'il m'ait été donné de connaître. Et vous osez supposer qu'à la légère je risquerais d'éteindre cette flamme ! Hélas ! Je sais d'avance, à une heure près, la date où elle doit cesser de luire.

325

JEANNE

Vous avez en votre jugement une confiance aussi naïve que la foi du charbonnier... Avant de m'en aller, un petit conseil... Louise, quoique bien fâchée, ne songe pas à s'éloigner de vous... Il est possible qu'il lui échappe des expressions un peu vives... Ne les relevez pas... et je réponde de tout. Restons une famille unie.

330

(Il lui serre la main.)

ALBERT

Allons, Jeanne, vous êtes une bonne femme !

(Jeanne rejoint Louise, et toutes deux se disposent à sortir ensemble.)

JEANNE

Au revoir.

ALBERT

Non, Louise, ne t'en va pas.

(Elle sort.)

JEANNE

Je vous laisse.

335

SCÈNE V

Louise, Jeanne, Antoinette, Albert.

(Geste hésitant de Louise.)

(Allant à Antoinette.)

(Regard affectueux d'Antoinette. Louise s'assoit dans un fauteuil. Albert prend Antoinette par les deux épaules, avec une amicale brusquerie, et lui tourne le visage vers la lumière.)

ALBERT (*prenant sa femme à part*)

Tu as cherché à voir cette fille pour la questionner, eh bien ! tu vas assister à la consultation. Si, si, je le veux ! Laisse-moi l'examiner ici, devant toi... Je ne crains pas ton jugement, ni celui de personne... Pourvu qu'on sache... Mon enfant, cela ne vous gêne pas que ma femme assiste à notre entretien ?... Eh ! Mais... Nous avons beaucoup meilleure mine...³⁴⁰
Un peu engraisée... De bons yeux, pas trop brillants... On dort bien ?

ANTOINETTE (*joyeusement*)

Comme une marmotte.

ALBERT

On mange ?

ANTOINETTE

Tout va mieux... Infiniment mieux...

345

(Pendant qu'Antoinette se déshabille, Albert continue à l'interroger.)

ALBERT

Diable !... Je vais vous ausculter... Tenez, ma petite, ôtez votre corsage... Puisque vous êtes en si bon état, pourquoi m'écrire que vous êtes tourmentée... Hein ?...

(Louise se lève et suit la conversation avec angoisse.)

ANTOINETTE (*hésitant*)

C'est comme un bouton qui ne veut pas percer... Oh ! À peine rouge... Moi, je n'y aurais pas fait attention, mais la soeur qui me pose des ventouses m'a conseillé de vous écrire. Je lui avais raconté que vous vouliez³⁵⁰

être prévenu de la moindre chose... C'est gentil, Monsieur le docteur, d'avoir répondu si vite que je fasse le voyage à vos frais... Il y avait justement une occasion... La mère supérieure venait faire une retraite à notre maison de la rue de Sèvres... Elle m'a emmenée...

355

(Il se livre à un rapide examen.)

(Il revient et fait quelques pas dans la chambre, sans regarder Louise.)

ALBERT *(allant à elle)*

Pas tant d'histoires !... Où est-il, ce bouton ?... Ça ne fait pas mal quand on appuie ?... Bien, je suis fixé...

ANTOINETTE

Ce n'est pas mauvais ?

ALBERT

Non... Vous l'avez montré à votre médecin, là-bas ?

ANTOINETTE

Oui, Monsieur. Il dit que c'est un bobo de rien.

360

ALBERT *(à Antoinette)*

Il s'appelle Verdier, n'est-ce pas, votre médecin ?

ANTOINETTE

C'est ça, Verdier.

ALBERT

Je le connais ; il a été mon interne.

ANTOINETTE

Oh ! quand il parle de son maître !.. Il vous admire tant !

(Revenant à elle.)

(Il l'ausculte longuement.)

(Il continue à l'ausculter avec une angoisse croissante.)

(Il se redresse et promène vaguement les yeux autour de la chambre. Les ramenant tout à coup sur Antoinette.)

ALBERT *(ironique)*

Bien obligé !... Écoutons cette poitrine, maintenant... Respirez fort !...
Plus fort, sacrebleu !... Toussez !... Toussez encore !... Rien !... Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?

365

ANTOINETTE

C'est que... Monsieur le docteur !... C'est que vous avez l'air furieux...
Cela va donc plus mal ?

ALBERT *(rudement)*

Vous êtes guérie !

370

ANTOINETTE *(joyeuse)*

N'est-ce pas ?... Je me sens tellement renaître... et puis le médecin, les
soeurs, tous ceux qui ont de l'expérience, le disent...

ALBERT

Qu'avez-vous fait ?

ANTOINETTE

Comment ?...

ALBERT *(s'exaspérant)*

Quel régime avez-vous suivie ? Quels remèdes avez-vous pris ?

375

ANTOINETTE

Ceux que vous aviez ordonnés, Monsieur le docteur ; et le régime aussi a été scrupuleusement suivi... Il n'y a qu'une chose...

ALBERT *(avec emportement)*

Laquelle, voyons ?

(Il lui tourne le dos, et fait deux ou trois fois le tour de la chambre. Antoinette le regarde, atterrée. Il revient presque menaçant sur elle.)

ANTOINETTE *(tremblante)*

Ne grondez pas, Monsieur... J'ai bu de l'eau de Lourdes, un peu, tous les matins...

380

ALBERT

Allons, rhabillez-vous !

ANTOINETTE *(achevant de s'habiller)*

Monsieur, vous êtes terriblement en colère !... Je me repens d'avoir parlé de Lourdes... En entrant ici, j'hésitais encore... Et puis, quand vous avez dit : « Vous êtes guérie !... » Il m'a semblé que la sainte Vierge me trouvait ingrate... Je n'ai pas pu me taire... Et voilà qu'à votre tour, vous

385

m'en voulez, bien sûr, de ne pas comprendre à quel point vous m'avez fait du bien.

ALBERT (*distraitement*)

Laissez donc !... Je pense à autre chose.

LOUISE (*allant à elle*)

Ma chère enfant, mes réflexions, à moi, sont, faites... Retournez à votre couvent, et prévenez la mère supérieure que j'irai la voir demain pour obtenir de vous garder quelque temps chez nous... Mon mari n'est pas fâché... Il vous aime bien et veut suivre de près votre guérison... Et ne craignez pas, lorsque vous vivrez près de moi, qu'on vous trouble dans votre confiance en Dieu... Priez-le, allez... Mettez tout votre espoir en lui !

390

395

ANTOINETTE

Vous me croyez donc en danger, Madame ?

(Elle embrasse Antoinette sur le front et la pousse doucement dehors. Puis elle revient à pas précipités vers son mari.)

LOUISE

Non. Ne vous tourmentez pas... Préparez-vous à venir loger à la maison, vous serez chez une amie !

SCÈNE VI

Louise, Albert.

LOUISE

Assassin !

400

ALBERT *(lentement)*

Oui, je suis un assassin !

LOUISE

Je ne sais pas de crime plus lâche !... Une pauvre petite, sans parents, sans personne pour la défendre !...

ALBERT

Elle était mourante... J'avais tout essayé pour la sauver... Au point où elle en était, j'aurais renoncé à soigner une fille de roi... Je te jure, un médecin serait venu nous prédire une amélioration, nous l'aurions traité d'idiot !... J'expérimentais sur un cadavre... Je ne lui apportais ni un supplément de douleur, ni un regain d'angoisse ; la piqûre même que je lui ai faite pendant une syncope a passé inaperçue, et il fallait six mois pour que le nouveau mal devint menaçant... Six mois ! L'éternité pour elle !...

405

410

LOUISE *(ironique)*

C'est dommage qu'elle ne veuille pas mourir !

ALBERT

Eh ! Je vois bien que je suis coupable, mais je le vois pour la première fois !... Ma sécurité était entière... Les gens comme moi, qui ont observé

beaucoup d'agonies et qui réfléchissent, ne peuvent pas croire à une
 autre vie. Non, non, quand on voit chez des êtres intelligents s'en aller
 peu à peu l'esprit, la grâce, le sentiment, tout ce qui fait l'être humain,
 jusqu'à ce qu'il n'y ait plus sur le lit de douleur qu'une pauvre brute
 stupide et vagissante, on a conscience d'assister à la dissolution lamen-
 table d'une créature et non à son glorieux départ. Eh bien ! Nous qui sa-
 vons qu'après la mort il n'y a rien, nous avons un tout autre respect de
 la vie qu'un fanatique, un croyant. Enlever, fût-ce par erreur, une mi-
 nute à l'existence que guette le néant, nous paraît le plus grand des
 crimes. Aussi tu ne peux pas te figurer les précautions que je prenais
 pour qu'aucune de mes études ne risquât d'abrégier d'une seconde
 l'existence d'un malade... Je donnais toujours à l'agonie normale une
 avance telle que le plus souvent mon expérience, gagnée de vitesse,
 avortait...

LOUISE

Pendant cette funèbre course entre la nature et l'art, tu faisais ton mé-
 tier au chevet du misérable en prescrivant des remèdes... D'une main tu
 cherchais à le sauver avec la secrète terreur d'être trop habile, car
 l'autre l'avait frappé à mort.

ALBERT

J'avais une confiance... ridicule, si tu veux, dans la sûreté de mon diag-
 nostic.

LOUISE

Tu es trop intelligent pour n'avoir pas senti qu'il y avait un risque... Un
 miracle pouvait survenir... La preuve, nous l'avons... Invoque l'hystérie,
 la suggestion, tout le cortège des misères nerveuses, il n'en reste pas
 moins établi qu'on voit des guérisons qui frappent de stupeur les au-
 gures tels que toi... Il fallait compter sur un miracle !...

ALBERT

Je n'en avais jamais rencontré...

440

LOUISE

Les aurais-tu constatés par centaines, va, ta rage infernale de tout expliquer ne se serait pas déconcertée pour si peu !... Tiens, ne mens pas !... Ta véritable opinion, il n'y a pas deux jours, je t'ai entendu la soutenir pendant ce dîner à l'Élysée... Ta voisine, une femme sensible, te cherchait querelle à propos de la vivisection... Tu t'es fâché tout rouge... La vivisection !... Ah ! Bien, oui !... Que sont les cris d'un chien qu'on écorche tandis que toute une humanité hurle de douleur et supplie qu'on la sauve ?... Pour lui porter secours, ce n'est plus l'angoisse d'un animal obscur qui te paraissait négligeable... 445

ALBERT

J'ai dit que s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays ?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dépeuplent le monde ?... Le petit soldat, frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon, souffre d'autres tortures que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement exploitées, conservent à la société des millions d'individus. Oui, j'ai défendu ces idées-là, et, malgré mon chagrin, je ne rétracte rien... 455 460

LOUISE

Tout le monde riait autour de la table... Quel brillant causeur, ce Donnat ! Comme il manie le paradoxe !... Ils oubliaient, les imbéciles, que tu

manies surtout de la chair à scalpel !... Ce sont tes exploits, grand capitaine, que tu racontais au sortir du carnage !... Et puis, parle, à présent, 465
de ton chagrin... Il faut se réjouir, au contraire, puisque le virus agit, que l'expérience marche. Y a-t-il du bon sens à gémir sur cette jeune fille qui meurt pour ajouter une observation neuve aux trésors de ta science ?... Que sont les années prises à sa pauvre vie, les cris arrachés à sa souffrance, lorsqu'il s'agit d'une sublime découverte ?... La vérité, c'est que 470
tes grands mots de science et d'humanité sont là pour orner d'une étiquette brillante ta misérable ambition. Cette fille est tuée pour ta gloire, pour que ta statue soit payée dans trente ans d'ici par un millier de philanthropes, pour qu'on inscrive ton nom sous la coupole de l'Institut. La vérité, c'est cela ! 475

ALBERT *(avec force)*

Non !

LOUISE

Mais ta douleur, si elle est sincère, le montre jusqu'à l'évidence !... Elle est un aveu !... Tu as beau supplier la science, la nouvelle idole qui opprime le monde, d'accepter ta sanglante offrande, elle affecte encore une prudente horreur... Tu n'avais le droit de lui offrir qu'une vie, la tienne ! 480

(Un silence.)

ALBERT

M'a-t-on jamais vu reculer devant le danger ?... Ai-je marchandé mon dévouement au plus pauvre, au plus abandonné ?... La diphtérie qui a failli m'emporter, je l'avais gagnée d'une mendicante, gibier d'hôpital et de baigne... Ai-je mis en balance avec cette existence infime la mienne que j'avais la faiblesse de croire précieuse ?... Ai-je compté pour 485
quelque chose la gloire et les honneurs auxquels je disais adieu ?... Me suis-je laissé attendrir par l'idée de renoncer à l'amour et au bon-

heur ?... Car j'étais heureux auprès de toi... Qu'avait à gagner mon am-
 bition dans ce péril et dans bien d'autres que j'affronte tous les jours ?...
 Je risque ma vie, parce qu'il n'y a qu'une chose grande au monde : mou-
 rir pour une idée... Et nous le croyons tous... Tous ceux qui s'orientent⁴⁹⁰
 vers une lueur de beauté... Le prêtre martyrisé devant l'autel, le soldat
 mitraillé sur un rempart, le révolté collé au mur !... Lorsque, penché sur
 un pestiféré, je respire son poison, je me sens plus noblement placé
 dans l'humanité qu'aux heures où mes collègues de l'Institut acclament⁴⁹⁵
 une de mes découvertes... Ce sentiment-là vous rend l'héroïsme facile ;
 c'est lui qui jette des gerbes de sacrifices dans les granges de l'idéal !...
 Le peu de science que je portais en moi, je l'ai promené dans les salles
 malsaines, et, au contact de la nouvelle idole, pour employer ton expres-
 sion, j'ai vu les moribonds revivre... Peu à peu a grandi dans mon cœur⁵⁰⁰
 un fanatisme de prêtre... Pourquoi la science qui sauve tant de gens, ne
 verrait-elle pas privilège d'idole !... Les gens se faire écraser sous les
 roues de son char ?... Elle est assez grande pour exiger cela ! Louise, il
 me semble cependant que tu dois comprendre. Tu es de celles qui
 meurent pour une idée !... Lorsque j'étais en danger, tu m'as veillé jour⁵⁰⁵
 et nuit, merveilleuse d'abnégation, risquant mille fois ta vie pour un
 homme que... Tu n'aimais pas.

LOUISE *(émue)*

Albert !

ALBERT *(tristement)*

Non, tu ne m'as jamais aimé... Je me suis fait des illusions que ton cou-
 rage fortifiait. C'est aujourd'hui seulement que je vois clair... Il est vi-
 sible que dans ton cœur personne ne plaide pour moi... Pardon de ma⁵¹⁰
 longue erreur... Je travaillais, me reposant sur ton affection avec une
 confiance qui aurait peut-être dû te toucher...

LOUISE

Ta confiance, à quoi pouvais-je la distinguer du dédain ?... J'étais, je t'assure, plus blessée que touchée... Cela ne m'a pas empêchée de te respecter, jusqu'à ce matin, comme un maître très grand et très bon. 515

ALBERT

Et à présent ?...

LOUISE

Tu me fais presque peur !... Toi qui reproches aux croyants de sacrifier trop facilement les existences, tu m'apparais un croyant plus meurtrier que les autres et sans avoir comme eux l'excuse d'offrir à tes victimes l'espoir d'un bonheur éternel. Cependant, j'ai compris : celui qui, pour un idéal, ne balance pas à donner sa vie, n'y regarde guère à exposer celle des autres avec la sienne... Pendant que tu parlais, j'éprouvais une espèce de... d'entraînement... Mais c'est fini, vois-tu !... Je ne puis oublier cette enfant !... 520
525

ALBERT

Elle !... Ce que tu as promis... de la prendre avec toi... C'est une bonne action... bonne même pour moi...

(Se couvrant la figure des deux mains.)

LOUISE

Que veux-tu dire ?... J'ai agi sans savoir... par instinct... par pitié... Je n'avais pas songé !... Elle !... Chez toi !... Cette vie en commun !... Oh !...

ALBERT

Je t'en supplie, ne change rien à ton projet... Te voilà terrifiée par ce rapprochement du meurtrier et de sa victime... Non !... Nous mettrons ordre à cela... Laisse-toi guider par ta charité... Je n'encombrerai pas... Retiens ce mot... Ta soeur m'a prévenue que, grâce à ta bonne volonté, là famille resterait unie ; mais, puisque je te fais peur, sois tranquille, je m'arrangerai pour que ma présence ne soit pas trop pénible... Dès maintenant considère-toi comme libre...

LOUISE

Albert, malgré ce que je n'ai pas eu la force de cacher, il ne faut pas me parler comme à une ennemie. J'accepte ma liberté : en toute loyauté, je le dois... Tu n'es plus l'homme que j'ai voulu pour mari, et je ne sais vraiment pas si j'aurai le courage de rester la femme de l'homme que je découvre.

SCÈNE VII

Louise, Albert, Maurice.

(À Albert.)

MAURICE *(serrant les mains de Louise et d'Albert)*

Eh bien, mes chers amis, décidément, on vous persécute !... Quelle contrariété !... Êtes-vous toujours dans les mêmes intentions ?

(À Louise.)

ALBERT

Plus que jamais... Il s'agit de papiers que...

LOUISE

Je suis au courant.

(Il sort.)

ALBERT *(à Maurice)*

Un simple cahier à fourrer dans votre poche... Je vais le chercher...

LOUISE *(seule avec Maurice)*

Je vous ai fait de la peine hier !

MAURICE

Oui...

LOUISE

Il ne faut plus souffrir à cause de moi.

550

MAURICE

Je lis ce qui se passe en vous !

LOUISE

Tant mieux !... Cela me dispense de le dire.

MAURICE

Oh ! Non !... Dites !

LOUISE

Ce n'est pas le jour !...

ALBERT (*arrive les papiers à la main*)

Voici... Ce sont des résumés d'observations et quelques notes... Ayez-en⁵⁵⁵
bien soin !

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Louise, Denis.

(Louise, en toilette sombre, chapeau et voilette, entre brusquement et va s'asseoir sur un fauteuil devant le bureau. Denis la suit. C'est un vieux domestique, carré d'épaules, à figure glabre, cheveux grisonnants.)

LOUISE

Si monsieur Cormier n'y est pas, j'attendrai... Voilà tout...

DENIS *(très paternel)*

Bien, bien, ma petite... Ce n'est pas l'habitude que les dames qui ont affaire à Monsieur l'attendent ici... Vous avez une façon de courir à la première porte que vous voyez !... Nous sommes dans la salle de travail, les étrangers ne peuvent pas s'y installer comme en pays conquis... Vous y viendrez à votre tour... Allons, soyez bien mignonne, et suivez-moi dans le salon d'attente.

LOUISE

Je ne sais pas pour qui vous me prenez... Monsieur Cormier ne vous grondera pas, j'en réponds !

DENIS

Pardi ! Monsieur sait bien que si je vous supporte, c'est qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Je suis prévenu de votre visite.

LOUISE *(stupéfaite)*

Prévenu ?

DENIS

Monsieur m'a raconté toute votre histoire ; ainsi...

570

LOUISE

J'ai une histoire ?

DENIS

Vous vous appelez Hortense, native de Chevreuse où vous habitez... Depuis deux ans vous êtes possédée du diable. Il ne vous tient pas toujours ; mais, quand il vous tient, il vous tient bien. Ah ! J'oubliais : vous êtes aveugle de l'oeil droit.

575

LOUISE

Aveugle, moi, de l'oeil droit ?

DENIS

Oui, du moins à l'état normal, car, pendant les crises, vous y voyez des deux yeux.

LOUISE

Vous vous trompez. Mes deux yeux sont continuellement parfaits.

DENIS

Bah !... Pourtant Monsieur m'a dit que le droit...

580

LOUISE

Il est donc possible qu'une femme soit aveugle et tout à coup se mette à y voir pendant une crise ?

(Il va décrocher un cadre contenant une collection d'une quarantaine de portraits de femmes, parmi lesquels il en cherche un qu'il montre à Louise.)

DENIS

Oh ! Il ne faut pas vous épater pour si peu. Nous avons mieux que ça. Léonie, par exemple ! Attendez, que je vous montre son portrait. Telle que vous la voyez, elle est aveugle.

585

LOUISE *(examinant le portrait)*

Avec ces beaux yeux-là ?

DENIS *(avec importance)*

Complètement aveugle. Cécité hystérique, qu'on appelle... Lorsqu'elle vient ici, on la conduit par la main ; mais Monsieur n'a qu'à l'endormir. Aussitôt qu'elle est en état de somnambulisme, il lui commande de retourner à la maison : alors elle y va, toute seule, sans hésitation, sans demander son chemin à personne. Un chemin qu'elle n'a jamais parcouru qu'avec les yeux morts !

590

LOUISE

Je ne comprends pas : Monsieur n'a qu'à l'endormir ?

DENIS

Ah ça ! D'où sortez-vous ? Vous ne me ferez pas croire qu'on ne vous a jamais endormie ?

595

LOUISE

C'est pourtant la vérité.

DENIS

Eh bien, ça vous arrivera pas plus tard que tout à l'heure. Dès qu'on nous adresse une femme qui présente des phénomènes, la première chose à faire, c'est de l'endormir et de voir comment elle se comporte en état de somnambulisme.

600

LOUISE

C est à dire qu'on l'endort, et puis qu'on la fait parler, agir ?

(Prenant une photographie.)

DENIS

Justement. Tenez, voyez cette grande femme brune : c'est une Bretonne de trente ans, nommée Valérie. Hier, après l'avoir endormie, Monsieur lui a suggéré qu'elle était encore à l'âge de dix ans, et puis nous nous sommes cachés dans la chambre à côté pour voir ce qu'elle ferait. Pendant plus de trois heures, nous l'avons observée changée en petite fille, jouant, riant, absolument comme une gosse. Je n'avais qu'à frapper contre le mur, elle se cachait sous la table en criant que Croque-mitaine venait la prendre. À la fin elle câlinait sa maman, qui est morte depuis longtemps. Cela produisait tout de même une drôle d'impression.

605

610

LOUISE

Je n'en doute pas.

DENIS

Monsieur le docteur Donnat, de l'Institut, qui vient souvent travailler avec mon maître, est entré pendant qu'elle s'amusa à faire des petits pâtés de sable. Elle lui a demandé de la moucher.

LOUISE (*montrant les portraits*)

Ainsi toutes ces créatures sont des malades qu'on endort à volonté pour en faire des machines à pleurer ou à rire. ⁶¹⁵

(Se frappant la front.)

DENIS

Mais oui, ce sont des sujets à Monsieur, des collègues à vous maintenant. Ah ! mais... j'y pense !... Parfaitement ! Je sais à quoi m'en tenir sur votre cas. Monsieur a dû vous mettre en somnambulisme chez vous. Bien entendu vous n'en savez rien, c'est tout simple ! Mais, pour moi, ⁶²⁰ vous agissez en ce moment comme une somnambule. En insistant pour entrer, vous obéissiez certainement à une suggestion ; sans cela, vous qui avez l'air timide et bien élevé, vous ne m'auriez pas ainsi bousculé ! Aussi, comme je me doutais du coup, j'ai eu bien soin de ne pas vous contrarier. Je ne tenais pas à vous avoir sur les bras avec la grande crise. ⁶²⁵

SCÈNE II

Louise, Denis, Maurice.

MAURICE (*apercevant Louise*)

Vous !

DENIS (*bas à Maurice*)

Elle s'est tellement débattue pour rester que je n'ai pas osé la renvoyer.

MAURICE

Il n'aurait plus manqué !...

DENIS

Elle paraît nerveuse.

630

MAURICE (*le repoussant*)

Encore une fois, c'est bon.

(Il sort.)

DENIS

Du reste, rien de particulier. Agitée seulement.

SCÈNE III

Louise, Maurice.

(Il veut lui baiser la main, qu'elle retire doucement.)

MAURICE

Je n'en reviens pas ! Vous ici !... Comme je suis heureux !

LOUISE

Non, laissez !... Il m'est pénible, dès le premier mot, de vous causer une 635
déception, mais j'arrive un peu en égoïste, je n'apporte pas le bonheur...
Ah ! Grand Dieu ! Quel bonheur attendre d'une créature en détresse ?

(Frappant sur son bureau.)

(Examinant Louise.)

MAURICE

En effet, vous avez bien des tourments !... Cette malheureuse accusation
fait un tapage énorme. Mais soyez certaine qu'on n'a pas de preuves.
Elles sont ici, les preuves, et on ne viendra pas les y chercher. Cela 640
n'empêche pas la situation d'être déplorable. Le coup a porté sur
l'opinion. Vous avez mauvaise mine.

LOUISE

Je n'ai pas fermé l'oeil cette nuit. C'est si terrible !... Albert, qui sait que
je ne l'aime pas, est venu fièrement me rendre ma parole... Ce serait
pourtant vilain de quitter mon mari au moment où tout le monde 645
s'écarte de lui... Mais nos dernières années n'ont pas été bonnes, j'ai
soif d'un peu de bonheur ! Jusqu'à présent, l'idée de pouvoir être heu-
reuse en dehors de lui ne m'était jamais venue. Il m'inspirait un tel res-
pect !... Même quand il me blessait, même quand j'en arrivais à le détes-
ter presque, il gardait une place à part dans mon estime. Mon âme 650
s'était réglée sur la sienne au point qu'il me semblait impossible d'agir
sans avoir les yeux fixés sur lui. Et le voilà qui s'effondre !... J'essayais
de m'élever à sa suite ; lui tombé, moi, jusqu'où descendrai-je ? Que

faire ?... Provisoirement, je n'ai ni accepté ni refusé la liberté qui m'était offerte. Voyez, je vous suppose l'âme assez haute pour qu'on n'ait rien à vous cacher... Je suis triste... irrésolue... J'ai peur de me montrer... Ce matin, je n'osais pas sonner ma femme de chambre... Il me semble que dans la rue les gens me reconnaissent et se retournent avec colère. À part ma soeur, qui est admirable, mais absorbée par son ménage, aucune amie ne m'a donné le moindre souvenir... Albert est ferme comme un roc... Il a passé la matinée à l'hôpital et passera la journée à l'Institut. Son énergie me fait horreur... et envie !... Je sors de chez une bonne religieuse qui m'a donné la permission de recueillir une orpheline à laquelle je m'intéresse... J'espérais retrouver au couvent mes impressions d'enfance... très douces... Mais tout m'a paru froid et hostile... Les chapelles ont pour moi quelque chose de funèbre depuis que je ne prie plus !... Cette visite n'a fait que m'assombrir... Je me sens si seule !...

MAURICE

Et vous n'avez pu résister au besoin d'entendre une parole amie ?...
Vous m'aimez un peu ?

LOUISE

Parlerais-je avec cette confiance si je n'avais pour vous qu'une amitié banale ?... Vous voilà au courant de mon angoisse. Je me sauve d'une maison où tout me paraît lamentable et je ne voudrais pas être contente ailleurs. Eh bien, ce n'est pas à l'ami que je m'adresse, mais au savant. Il n'est question que de vos beaux travaux psychologiques. L'âme n'a pas de secret pour vous. Soyez, avec un désintéressement absolu, le médecin de mon âme. Voyez, je demande beaucoup, non pas à votre science, mais à votre loyauté.

MAURICE

C'est, au contraire, à ma science que vous demandez beaucoup... Infiniment trop !

LOUISE

Oh ! Pas de fausse modestie !... Il est impossible que, devant un cas aussi simple que le mien, vous restiez à court... Mon mari m'inspire une véritable terreur. Dois-je la surmonter ? Le puis-je ?... Trouverai-je dans le sacrifice même la force dont j'ai besoin ? Au cas où l'effort deviendrait par trop lourd, ai-je, en conscience, le droit de faiblir ?... Si je n'ai pas ce droit, si je suis enchaînée pour toujours à mon devoir, je réclame un remède, un cordial, qui me rende l'énergie. ⁶⁸⁰ ⁶⁸⁵

MAURICE

Mais quelle étrange prière !... Vous me désolez !

LOUISE

Étrange !... Pourquoi ?...

MAURICE

Vous demandez à mon pauvre savoir ce qu'il ne peut donner.

LOUISE

Alors c'est que je ne saisis pas bien en quoi consistent vos travaux. La psychologie, c'est pourtant la science de l'âme ? ⁶⁹⁰

MAURICE

De l'âme, oui... ou, du moins, des phénomènes que l'on a groupés sous ce nom.

LOUISE

On proclame que vous êtes un grand novateur en psychologie.

MAURICE

J'espère avoir donné à mes études une direction qui mène à de précieuses découvertes.

695

LOUISE

Lesquelles ?

MAURICE

Mais tout reste à découvrir en psychologie ! On ne sait rien ! Depuis des milliers d'années, on roule les bonnes gens avec des mots creux. L'âme ! Qu'est-ce que cela, l'âme ? L'a-t-on jamais vue, touchée ?... On assure qu'elle existe parce que la matière ne peut penser... Qu'en sait-on ? Comment l'a-t-on vérifié ?... On a l'aplomb d'ajouter : l'âme, est immortelle !... L'âme humaine, bien entendu... Mais, quand je demande qu'on le prouve, on me fournit des raisons qui démontrent tout aussi bien l'immortalité de l'âme du chien. Pourquoi l'une et pas l'autre ? Parce que dans tout cela il n'y a que rêveries de poètes suggérées par l'horreur du néant. Aussi qu'arrive-t-il ? Nous savons de quoi est composée l'atmosphère de la planète Mars, mais nous ignorons tout du souffle qui nous anime. N'est-ce pas le comble du ridicule ? Ce ridicule, il faut lui échapper. Nous sommes quelques-uns qui avons résolu de fonder enfin la science de l'esprit humain sur l'expérimentation, sans laquelle il n'y a pas de certitude. Ici nous ne travaillons qu'à cela.

700

705

710

LOUISE

Vous n'allez pas prétendre que cette collection d'instruments bizarres sert à pénétrer la nature de nos âmes ?

MAURICE

Si, je le prétends.

715

LOUISE

Cette petite machine, par exemple, absolument pareille à un baromètre enregistreur...

(Prenant la main de Louise.)

MAURICE

Va nous fournir tout autre chose que la courbe des pressions atmosphériques. Tenez, si je la mets en communication avec l'artère de votre poignet au moyen de ce tube en caoutchouc, vous verrez se tracer une ligne sur le cylindre enregistreur, ligne dont les sinuosités seront en rapport direct avec les caprices de votre pouls. Regardez ! Si je frappe dans mes mains, comme ceci, vous avez beau avoir été prévenue, les zigzags de la ligne deviennent plus accentués, signe d'une agitation dont vous n'aviez même pas conscience. Si j'ouvre un livre et que je lise un passage noble ou touchant, la ligne prend une allure encore plus accidentée : vous êtes émue. Au contraire, si je tombe sur un passage ennuyeux, la ligne est à peine ondulée : vous somnolez. Concevez-vous quelles précieuses révélations nous obtenons en appliquant une pareille méthode à toutes les opérations mentales, à toutes les sensations ? Nous parcourons les écoles, les casernes, les usines, les hôpitaux, et sur des centaines, des milliers de sujets, nous répétons des expériences qui consistent à émouvoir l'esprit en exerçant sur le corps un contrôle d'une incroyable minutie. Nos fils conducteurs s'accrochent aux nerfs, nos tubes s'adaptent aux bronches, nos pinces, nos leviers se contractent avec les muscles ; par les yeux, les oreilles, par les canaux sinueux des veines, par le labyrinthe des filaments nerveux, nous nous glissons jusqu'au sanctuaire de la pensée et nous touchons, oui, nous touchons l'inconnu qui vibre au plus intime de la personne humaine. De chacun de ces contacts il reste un procès-verbal. Tantôt c'est un de ces papiers enduits de noir de fumée, sur lequel court une bizarre ligne blanche, éloquente pour qui sait la lire ; tantôt c'est un chiffre, une

note... Nous récoltons ainsi une prodigieuse moisson, soigneusement classée dans d'innombrables dossiers.

LOUISE

À quoi cela mène-t-il ?

745

MAURICE

Ces documents sont conservés dans des publications spéciales. Jusqu'à mon dernier soupir je ne cesserai d'en amasser de nouveaux. Après moi, d'autres chercheurs expérimenteront avec des instruments perfectionnés en partant du point où je me serai arrêté. Ils entasseront sur mes collines de dossiers des montagnes de nouveaux dossiers, cela se poursuivra jusqu'au jour lointain où une vérité se dégagera, et alors la science psychologique sera constituée. Ce jour-là seulement, on saura si l'âme existe, si elle est immortelle, d'où elle vient, où elle va. Ceux qui dissertent sur le jugement, l'imagination, la mémoire, la volonté, le feront d'après des données certaines. Lorsque l'horlogerie mentale se détraquera, il y aura des horlogers nommés psychologues qui rétabliront d'une main sûre le rouage faussé.

750

755

LOUISE

Vous dites qu'il faudra longtemps pour en arriver là ?

MAURICE

Quatre ou cinq cents ans, ce n'est pas trop pour constituer une science.

LOUISE *(avec une explosion d'ironie amère)*

Dans cinq cents ans on saura si j'ai une âme et comment la guérir, et c'est aujourd'hui que je souffre ! Voilà donc la science ! Je sombre dans le découragement, elle m'offre le doute ! Mais le plus humble prêtre au-

760

quel je raconterais ma douleur trouverait des paroles bien autrement consolantes !

MAURICE

À l'instant vous constatiez que les églises vous repoussent depuis que vous ne priez plus ! 765

LOUISE

Les églises sont de pierre !... La charité d'un bon vieux curé me donnerait des forces, parce que je le sentirais fort de sa foi et qu'on a beau ne pas croire, le voisinage d'une conviction sincère inspire confiance.

MAURICE

Pauvre science, comme vous l'arrangez !... C'est vrai qu'elle le mérite un peu. Mais aussi vous l'invoquez précisément sur le seul terrain où elle ne peut vous secourir. Elle, qui triomphe si bien de la souffrance physique, est absolument désarmée devant la douleur morale... Et encore, non !... Pas tant que cela !... Nous recevons ici des femmes profondément souffrantes au moral, et qui, pourtant, nous quittent, dans bien des cas, véritablement soulagées. 770
775

LOUISE

Alors, pourquoi pas moi ?

MAURICE

Parce que votre santé physique est excellente, tandis que chez nos sujets, à l'esprit malade correspond un stigmate corporel.

LOUISE

Par exemple de beaux yeux clairs qui ne voient pas ?... 780

MAURICE

Tiens, vous aussi, vous êtes savante !

LOUISE (*ironique*)

C'est d'avoir fait la conversation avec votre domestique... Figurez-vous qu'il m'a prise pour une possédée du diable que vous attendez. Ainsi, mieux vaudrait pour moi être cette malheureuse : votre science ne m'ajournerait pas à cinq cents ans !

785

MAURICE

J'espère, en effet, la guérir.

LOUISE

Par quel traitement ?

MAURICE

Je commencerai par l'endormir, puis je tâcherai, par suggestion, de la décider à ne plus croire qu'elle est la proie du diable. Je ne réussirai pas du premier coup, mais il est probable qu'en quinze ou vingt séances je parviendrai à l'affranchir.

790

LOUISE

Ah ! Si j'étais une malade, comme je vous supplierais de m'affranchir aussi par suggestion !

MAURICE (*souriant*)

Au fait, pourquoi pas ?

LOUISE

Je suis une malade ?... Qu'on peut endormir ?

795

MAURICE

Pas la peine, c'est fait !

LOUISE

Je dors, moi ?...

MAURICE

Je plaisante... Vous rêvez, tout au plus.

LOUISE

N'est-ce pas vous qui rêvez ?

MAURICE

Pardon !... J'ai toujours une petite théorie toute prête pour expliquer ce qui me frappe. Votre visite si soudaine pose un problème que je suis en train de résoudre. Il est résolu : vous êtes ici par suggestion.

800

LOUISE (*ironique*)

Quand vous êtes entré, votre domestique rendait absolument le même oracle.

MAURICE

Laissez donc ce vieux radoteur !... Oui, par suggestion. Hier, pendant le peu d'instant que nous avons passés ensemble, j'ai eu la vision très nette de votre image et de la mienne, seules dans cette chambre, comme nous voici maintenant. Mon regard aura reflété l'immense désir

805

qu'éveillait en moi cette vision et il n'y a pas de magnétisme plus impérieux que celui du désir, surtout quand il s'adresse à un autre désir. N'est-ce pas un peu le cas ? Il est certain, Louise, que vous m'aimez.

810

LOUISE (*ironique*)

Dans la bouche d'un savant, voilà une affirmation qui n'est guère prouvée.

MAURICE

Permettez ! Je sais qu'il y a deux jours vous n'aviez pour moi qu'une inclination modérée. Mais aujourd'hui je compte absolument sur un allié qui oblige cette inclination à se transformer en amour.

815

LOUISE

Quel est cet allié ?

MAURICE

Le chagrin !... Dans la vie mentale comme dans la vie animale, la maladie s'attaque de préférence aux organismes affaiblis. Un moral affecté par une douleur profonde est mûr pour une crise morbide. Or il n'y a pas de cas pathologique mieux caractérisé que l'amour. C'est au point que, dans le langage populaire, amour et folie ne font souvent qu'un. Aussi l'être déprimé par l'infortune se trouve-t-il à moitié chemin entre l'amour et la démence. Ira-t-il vers l'un ou vers l'autre ?... Aux circonstances de décider.

820

825

LOUISE

Selon vous, les gens heureux sont donc incapables d'aimer ?

MAURICE

Je ne dis pas cela ! Mais, au milieu de leurs emballements, ils restent plus maîtres d'eux-mêmes. Les passions des gens heureux sont sages !

LOUISE (*ironique*)

Mes compliments à vous qui êtes heureux !... Quant à moi, mon sort est réglé d'avance : puisque j'échappe à la folie, je suis vouée à tous les délires de la passion. On peut, sans fatuité, se promettre mes bonnes grâces ! 830

MAURICE

Que vous êtes mauvaise !... Je poursuivais simplement mon idée de suggestion. Vous souffrez, et l'amour naît de votre chagrin. Comme une amoureuse ne se possède guère mieux qu'une somnambule, vous accourez, sans fausse pudeur, toute surprise vous-même de vous trouver ici. 835

LOUISE (*ironique*)

Oh ! Que c'est vrai !... Savez-vous le soupçon qui me vient en vous écoutant ?... Il y a deux jours, lorsque vous cherchiez à me bouleverser par vos belles phrases, vous étiez prévenu d'une catastrophe. Osez dire que non !... Mon mari sortait de chez vous. Il était allé vous prier de lui venir en aide en recueillant ses papiers. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Depuis des années vous me guettez. Il doit y avoir ici, quelque part dans vos dossiers, une feuille d'observations sur laquelle vous notez l'envahissement de la souffrance en moi. Vous attendiez l'heure où je serais découragée, affaiblie par la peur et l'insomnie, prête enfin pour l'amour ! Prévenu par Albert que le lendemain je serais au point où les grandes passions se développent, vous avez couru jeter dans mon oreille les premiers mots d'une habile suggestion ! Ah ! Mes airs farouches ne vous inquiétaient guère ! En me quittant, vous laissiez la porte ouverte au malheur, votre allié !... C'est d'un chevaleresque ! Regarder l'amour 840
845
850

comme une hallucination de malade, et consentir à être aimé !... Abuser d'une folle !... Tenez, mon mari, son crime est plus grand peut-être, mais moins...

SCÈNE IV

Louise, Maurice, Denis.

DENIS

Monsieur le docteur Donnat demande s'il peut entrer.

855

MAURICE

Non, non... Je vais lui parler... La possédée de Chevreuse n'est pas arrivée ?

DENIS *(regardant Louise)*

Mais...

LOUISE *(souriant, à Denis)*

Non, mon brave homme, je ne suis pas elle.

MAURICE

Priez Monsieur Donnat de patienter un peu. Dans cinq minutes je suis à lui.

860

(Il sort.)

DENIS

Bien, Monsieur.

MAURICE

Votre mari sait que j'attends cette fille, et vient pour l'examiner avec moi.

LOUISE

Croyez-vous donc que j'aie peur de le rencontrer ? Vous oubliez que je n'ai plus de comptes à lui rendre. Qu'il vienne ! Ou plutôt non : ma présence l'empêcherait peut-être de parler. 865

MAURICE

Qu'aurait-il à me dire que vous ne puissiez entendre ?

LOUISE

Il a certainement un projet qu'il tient à me cacher. Je me demande si son calme ne couvre pas une résolution désespérée. De notre conversation d'hier j'ai retenu cette phrase, dite avec une gravité vraiment impressionnante : je n'encombrerai pas. 870

MAURICE

Cela n'avait sûrement pas la moindre signification tragique... Je connais l'homme ! Il a fait ce qu'il a voulu, et se moque parfaitement des sots qui clabaudent. 875

LOUISE

Non, il n'a pas fait ce qu'il a voulu ; et quand un homme de sa trempe commet une erreur, il ne se pardonne pas facilement.

MAURICE

Une erreur ?

LOUISE

C'est le secret d'Albert !... Vous allez le recevoir ici ?

MAURICE

Comme toujours. C'est ici que nous travaillons.

880

LOUISE

Je voudrais écouter ce qu'il dira. Voyons, lorsque vous avez ici la singulière dame que vous changez en petit enfant, je sais qu'il y a un coin d'où vous la regardez câliner sa maman morte depuis longtemps.

MAURICE *(montrant une porte)*

Quelquefois je vais là, dans ma chambre. Il y a derrière ce rideau une lucarne ouverte qui sert d'observatoire.

885

LOUISE

Je vais m'y mettre.

MAURICE

C'est sérieux ?

(Elle se dirige vers la chambre de Maurice.)

LOUISE

Très sérieux... Je m'aperçois qu'on connaît mal les gens... Il faut entendre !

(Resté seul, il va ouvrir la porte par laquelle est sorti Denis et fait entrer Albert.)

MAURICE (*pendant qu'elle passe*)

Quand il sera parti, faites que je vous retrouve meilleure !

890

SCÈNE V

Maurice, Albert.

(*Poignée de main.*)

ALBERT

Bonjour, cher ami. Ne comptez pas sur moi pour travailler tantôt. Il y a séance à l'Institut et je tiens à y assister. Ce n'est pas le jour d'avoir l'air de me cacher. Vous avez vu comme on m'arrange dans la Presse. Est-ce assez complet ?

895

MAURICE

Je suis écoeuré !

ALBERT

Que de venin bavé sur moi !... Les chers confrères !... Ceux qui marchent le front haut parce qu'ils ont eu la chance de n'être jamais pincés et ceux dont la conscience est pure parce que leur cerveau est stérile !

900

MAURICE

Maître, nous sommes beaucoup qui vous défendons... Les plus grands, les seuls qui comptent, vous aiment et vous plaignent.

ALBERT

Oh ! Moi, je me place dans une situation d'esprit à ne plus souffrir...
C'est ma femme qu'il faut plaindre !... Elle prend beaucoup sur elle,
mais, je le vois bien, ma conduite lui fait horreur... Elle ne comprend
rien à ce qui m'entraîne vers un but follement poursuivi. Mettez que tôt
ou tard ma honte actuelle se transforme en gloire, cette gloire lui sem-
blera toujours un bien mal acquis. 905

MAURICE

Une femme ne peut guère s'imaginer la fièvre de savoir qui vous dé-
vore. Pas beaucoup d'hommes non plus, d'ailleurs... Les jurés sont rem-
plis d'indulgence pour les crimes passionnels parce qu'ils ont tous été
amoureux ; mais combien trouverait-on de jurés pour qualifier votre ac-
tion de crime passionnel ?... Ce n'est pourtant pas autre chose. 910

ALBERT *(avec violence)*

Un crime !... Vous appelez ça un crime ?...

MAURICE

Je me suis mal exprimé : c'est passionnel !... Vous avez agi dans le plein
droit d'une ferveur d'investigation que j'admire. 915

ALBERT

À la bonne heure !... Parce que, vraiment, si vous m'aviez jeté la pierre,
vous !

MAURICE

Moi ?

ALBERT

Regardez donc où vous êtes !... Voici une chambre où nous avons cultivé un nombre prodigieux d'hallucinations... Que faisons-nous alors ?
Eh ! Mon bon, réfléchissez un peu... Tirer de ce paquet de nerfs endoloris que nous nommons un sujet assez de personnages différents pour composer un roman, introduire à l'intérieur de son crâne autant de consciences variées qu'on pourrait poser de chapeaux dessus, - appelons les choses par leur nom, c'est tout simplement tuer des gens pour les remplacer par d'autres... L'idée d'un massacre ne se présente pas tout d'abord à l'esprit, parce que l'effectif des sujets reste complet... Pourtant il y a massacre, puisqu'il y a destruction de personnalités... Quelle figure vous faites !

920

925

930

MAURICE

La figure d'un prévenu pendant que l'avocat général requiert contre lui.

ALBERT

Vous avez tort... Il y a massacre, mais ai-je dit qu'on n'avait pas le droit de massacrer dans certains cas ?... On l'a !... ou sans cela je connais des gens dont la situation serait terrible... Moi, par exemple !... et beaucoup d'autres... tous ceux qui cherchent... écrivains aussi bien que savants, pourvu qu'ils soient novateurs...

935

MAURICE

Quoi donc, tous meurtriers !...

ALBERT

Oui, tous, ou peu s'en faut... Ceux qui anéantissent d'anciennes croyances brisent souvent les vases fragiles qui les contenaient... En détail, l'humanité a beau n'être composée que d'individus accablés de sou-

940

cis matériels, en bloc elle est menée par des idées qui lui sont si chères, qui intéressent si profondément ses fibres les plus délicates, que supprimer une de ces idées, c'est envoyer au supplice des milliers d'innocents. Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres auxquels il ajoute souvent le sien. Celui qui écrit une ligne vraiment neuve peut s'attendre⁹⁴⁵ à ce que, dans l'avenir, des créatures soient tuées à cause d'elle. Faut-il, pour cela, ne pas proclamer la vérité quand nous la dégageons ?... Al-lons donc !

MAURICE

Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres... Vous avez des maximes...

950

ALBERT

Les voilà bien tous !... Ils ne veulent pas contempler la mort !... Voyez-vous, mon cher, il n'y a que deux hommes, le prêtre et le médecin, qui passent leur existence à regarder la mort en face. Ce tête-à-tête est atroce au point qu'on ne le supporte pas sans tricher. Le prêtre a l'autre vie : on se dit au revoir, on parle de lendemain, on donne des commis-sions pour le ciel... La mort n'est plus qu'un épisode des déplacements⁹⁵⁵ et villégiatures... Quant au médecin, généralement il fait de la mort un petit animal familier qui réjouit les salles d'hôpitaux, gambade sur les lits, chatouille les infirmières, casse les lunettes du professeur... Un singe tout à fait drôle... Qui donc en aurait peur ?... Il y en a parmi nous⁹⁶⁰ que ne satisfait pas cette insouciance de carabins. Leur intrépidité vient de plus haut. Pour eux, la science tourne en religion. Ils ont proclamé que Dieu n'existe pas, que l'âme est une résultante, et les voilà plus croyants, plus fidèles, plus agenouillés que le capucin le plus pieux. La science ordonne : nous expirons avec l'enthousiasme des martyrs, ou⁹⁶⁵ égorgeons avec la cruelle soumission des dévots.

MAURICE

Dites donc, vous avez beaucoup médité depuis hier !

ALBERT

C'est vrai !... Il y a des heures dans la vie où il faut reprendre haleine devant le chemin parcouru et se demander vers quoi l'on marche.

MAURICE

Je ne suis pas de votre avis... Lorsqu'on s'est assigné un noble but et qu'on s'accompagne d'un bel acharnement pour l'atteindre, n'importe quel chemin conduit à des résultats certains. Il faut marcher, marcher toujours, sans se laisser ralentir par de vains scrupules sur le choix de la route, sous peine d'être distancé par de moins timorés. 970

ALBERT

D'accord. On doit trimer pendant des années sur les besognes les plus intellectuelles, avec la stupide patience du boeuf. Quant aux vains scrupules dont vous me signalez le danger, je crois que, sous ce rapport, je n'ai de leçons à recevoir de personne. Pourtant il arrive un moment où il faut lever la tête et regarder autour de soi, sans cela notre besogne, si intelligente qu'on la suppose, ne nous élève vraiment pas assez au-dessus du boeuf qui laboure, indéfiniment résigné, le même sillon. Tenez, je n'admets pas qu'on puisse être un savant, un grand, non pas l'homme qui sait beaucoup de choses et peut n'être qu'un vulgaire pignouf, mais celui qui possède l'esprit scientifique, ce don sublime ! Eh bien, je n'admets pas qu'on puisse être un grand savant et ne pas jeter quelquefois vers le ciel un regard d'angoisse en y cherchant Dieu. 980 985

MAURICE

Alors je ne suis pas un savant.

ALBERT

Si, vous l'êtes !... Et jamais, jamais, cette question de l'Infini ne vous tourmente ?

MAURICE

Pour moi, elle est résolue. Pour vous aussi, d'ailleurs. Vous m'avez dit
avoir tenu trop d'âmes sur la pointe de votre scalpel pour accorder la 990
moindre créance aux hypothèses du spiritualisme.

ALBERT

Le jour où j'ai dit cela, je ne parlais pas en savant !

MAURICE

Encore une fois, quelle est cette rage de vouloir obliger les savants à
s'occuper d'un problème qui n'a pas de données ? 995

ALBERT

Pas de données !... Mais qu'est-ce que ce sentiment d'éternité qui im-
prègne toute ma nature, au point que je ne puis pas penser à l'objet le
plus vulgaire, une table par exemple, sans que ce terme comprenne
toutes les tables qui sont ici, toutes celles qui existent, ont existé, existe-
ront ?... Je nomme un objet : le voilà pourvu de caractères impéris- 1000
sables. Et mon esprit qui fait cela, mon esprit qui revêt d'immortalité
tout ce qu'il effleure, serait seul voué au néant ! Allons donc ! Le
néant !... Pouvez-vous y penser sans frémir ?... Oh ! Ne dites pas que
oui !... On croit cela de loin !... Je connais la gloire. J'ai eu des heures de
triomphe telles que si, dans ma jeunesse, on me les avait annoncées, je 1005
me serais écrié : « Après cela, je pourrai mourir... » Eh bien ! J'ai eu cela,
et je ne veux pas mourir ! Il m'est arrivé il n'y a pas longtemps, je vous
dirai comment, de me poser le canon d'un revolver sur la tempe, avec la

résolution d'en finir. Je sais jusqu'où peut aller l'horreur du néant !
 Voyons, nous sommes l'un et l'autre bien pénétrés du grand principe de
 la science moderne, qu'à toute fonction correspond un objet qui lui est ¹⁰¹⁰
 adapté. L'oeil implique l'existence de la lumière, le poumon l'existence
 d'une atmosphère respirable. Soyons logiques : ce formidable besoin de
 survivre qui émane du jeu de nos organes suppose forcément une sur-
 vie. Pauvre roseau pensant, dont les racines s'enfoncent désespérément ¹⁰¹⁵
 à la recherche d'un sol éternel, de quel droit vous, darwiniste convain-
 cu, lui refusez-vous l'éternité ?... Ma raison, ma raison de savant, pro-
 teste... Et puis, quand elle approuverait... Ma raison !... Ce qu'elle me
 montre le mieux, c'est la profondeur des ténèbres où nos regards se
 perdent... Heureusement elle n'est pas mon seul moyen d'investigation. ¹⁰²⁰
 J'ai une imagination, j'ai un coeur, mon être est relié au monde par
 toute une trame, frissonnante qui peut me renseigner mieux que ma rai-
 son. Dans la vie, est-ce elle qui vous conduit aux vérités les plus pré-
 cieuses ? Est-ce elle qui vous montre le bonheur dans le regard d'une
 femme ? Les grands mots qui gouvernent tout : la gloire, l'honneur, est- ¹⁰²⁵
 ce la raison qui les souffle à notre oreille ? Pasteur n'était pas un savant
 vulgaire, j'imagine, pourtant sa raison s'inclinait devant sa foi. Pourquoi
 voulez-vous que la mienne, parce que je ne crois pas en Dieu, se déclare
 satisfaite ? Trouvez-vous que sans Dieu l'énigme du monde soit simpli-
 fiée ? Moi, pas. Et alors le problème vient m'assaillir de tant de ma- ¹⁰³⁰
 nières ! Ainsi, au mois de mai dernier, pendant le séjour que j'ai fait
 dans ma propriété du Dauphiné, j'allais souvent m'asseoir au bord d'un
 étang ordinairement couvert de superbes nénuphars blancs. Cette an-
 née, à cause de la fonte des neiges qui a été tardive, le niveau d'eau est
 resté longtemps très élevé et les nénuphars, dont la tige est relativement ¹⁰³⁵
 courte et qui ne poussent que sur les bas-fonds, ne parvenaient pas à
 percer. On voyait, sous une mince couche d'eau, des centaines de bou-
 tons à couture blanche, pareils à de petites têtes au bout de longs cous,
 tendus, oh ! Mais tendus à se rompre ! Tous les jours les tiges
 s'allongeaient, mais s'effilaient en même temps. Je voyais mes plantes à ¹⁰⁴⁰
 la limite de l'effort. Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque.
 Je disais au soleil qui les attirait : « Soleil, triompheras-tu?... » Et puis je

voyais l'eau qui ne diminuait pas assez vite et je tremblais ! « Ils n'arriveront pas ! Demain, je les verrai morts sur la vase... » À la fin, le soleil a triomphé. Avant mon départ, toutes les belles fleurs de cire s'étaient étalées sur l'eau. Voyez-vous, mon petit, devant cela, je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences lorsqu'elles arriveront au jour ?... Il faut qu'il y ait un soleil !

1045

1050

MAURICE

Comment donc !... Il y en a plus d'un !... Le soleil qui vous attire est la vérité biologique. Le mien, c'est la vérité psychologique. D'autres tendent vers la vérité physique, la vérité mathématique. Autant de soleils que de sciences !...

1055

ALBERT

Mais s'il y avait une vérité unique synthétisant toutes les autres ? Mes petites têtes de nénuphars visaient toutes le même astre.

MAURICE

En cela elles représentaient mal les têtes humaines. Pour un savant qui lève les yeux, combien de milliers d'êtres les laissent errer au hasard !... Maître, sans sortir du profond respect que je vous porte, permettez-moi d'être étonné qu'un cerveau comme le vôtre se laisse troubler par une comparaison aussi superficielle. Je suis bien certain que là-bas, pendant que vous ramiez sur votre étang, elle vous a distrait un instant par son charme poétique ; mais vous ne lui avez nullement donné l'importance qu'à vous entendre elle prenait tout à l'heure.

1060

1065

ALBERT

C'est vrai.

MAURICE

J'en étais sûr ! Depuis quatre ans nous travaillons ensemble sans que vous ayez prononcé une fois le nom de Dieu, et aujourd'hui vous en parlez tout le temps. Savez-vous ce que cela prouve ? Que malgré votre vaillance ces malheureux événements vous ont fortement touché. Vous subissez en ce moment l'atteinte d'une crise religieuse dont la marche est parfaitement connue. Sous le coup de la terreur, de la maladie ou du chagrin, on voit les plus fermes esprits tourner à la superstition. Lorsque tout sur terre nous abandonne, nous cherchons un appui dans les nuages. Voilà pourquoi tant d'incrédules célèbres par leur intelligence sont morts entre les bras d'un curé ! Les défaillances de ce genre sont tellement fréquentes qu'on leur a donné un nom : « L'idolâtrie des moribonds ».

ALBERT

Maurice, à l'avenir, je vous défends de m'appeler maître. C'est vous qui êtes mon maître ! Voilà un diagnostic épatant !

MAURICE

Vous avez beau vous moquer...

ALBERT

Jamais je n'ai parlé plus sérieusement !... L'idolâtrie des moribonds !... C'est cela !

MAURICE

C'est au moins de la même famille !... Je ne puis y penser sans émotion !
Vous avez dû éprouver une terrible secousse pour en arriver là.

1085

(Il fait avec un coupe-papier le geste de se brûler la cervelle.)

ALBERT

Écoutez ! Votre pénétration mérite une confiance. Ce ne sont pas les ennuis que vous connaissez : criailleries de journaux, enquête policière, qui auraient suffi à provoquer en moi des symptômes d'agonie. Deux fois en vingt-quatre heures je viens de passer par des angoisses d'une qualité tout à fait supérieure. D'abord j'ai découvert qu'une petite fille récemment sortie guérie de mon service avait reçu de moi une inoculation mortelle. J'ai été tellement saisi que peu s'en est fallu...

1090

MAURICE *(avec indignation)*

Oh bien, non !

ALBERT

Parfaitement !... Jusqu'à minuit j'ai mis ordre à mes affaires, et j'étais résolu à en finir avant le jour.

1095

MAURICE

Qu'une petite fille meure d'une de vos expériences, c'est désolant !...
Mais qu'un homme tel que vous se... pour une... Non, non, non !...

ALBERT

Savez-vous ce qui m'a sauvé ?

MAURICE

Dame !... L'instinct de la conservation ?... Vous parlez du néant d'une façon...

1100

(Voyant que Maurice l'examine avec une insistance particulière.)

ALBERT

Je demandais un jour à un général s'il n'avait jamais eu peur. « Peur ! Non, pas précisément, m'a-t-il répondu mais, au commencement d'une bataille, j'éprouvais un tel désir de savoir qui serait vainqueur que j'en devenais presque prudent. Être tué par le dernier coup de canon, alors que l'action serait décidée, m'était égal : jusque-là je voulais vivre !... » 1105
C'est une curiosité du même genre qui m'a sauvé. J'ai éprouvé un déchirement inexprimable à partir sans connaître la solution du problème que je poursuis depuis longtemps... Il s'agit, vous le savez, d'une découverte énorme !... Je crois être certain de guérir, avec un même vaccin, non seulement le cancer, mais plusieurs maux dont l'origine passait 1110
jusqu'à présent pour très différente... On n'a pas le courage de se tuer à la veille d'une si belle trouvaille. Qu'avez-vous ?

MAURICE

C'est singulier, depuis un instant, vos yeux ont une expression... Positivement, vous me rappelez quelqu'un... J'y suis !... Une fille nommée Clémence, que nous avons étudiée ensemble.

1115

ALBERT

Celle qui s'imaginait avoir tué son enfant ?

MAURICE

C'est cela !... Un enfant mort du croup et qu'elle adorait... Pour la guérir, - c'est même vous qui en avez eu l'idée, - après l'avoir endormie et lui avoir mis dans la main un couteau de cuisine, nous l'avons conduite près d'un canapé sur lequel était couché un mannequin d'osier habillé comme elle et nous lui avons dit : « Savez-vous qui est cette femme ?... 1120
C'est vous ! Il y a en vous deux femmes : la bonne mère qui pleure son enfant et la coquine qui l'a tué et doit être punie du dernier supplice. Vous tenez un couteau : profitez de son sommeil pour la faire périr. Vous vivrez tranquille ensuite... » Vous vous rappelez avec quelle furie 1125
elle s'est ruée sur son double et l'a lardé de coups de couteau. Je vois encore son regard lorsqu'elle est revenue de poignarder le mannequin...

ALBERT *(lentement)*

C'est-à-dire de se tuer elle-même !

MAURICE

Elle avait absolument vos yeux de tout à l'heure !

(Long silence.)

(Avec une pointe d'ironie.)

ALBERT

Ah !... Pour la seconde fois, vous me remplissez d'admiration. On pourrait peut-être vous reprocher de ne pas tirer de vos observations tout le parti qu'elles comportent, mais, en tant qu'observations, elles sont renversantes ! Vous êtes un instrument enregistreur de premier ordre !... 1130
Jugez-en ! Mon visage a la même expression que celui de cette fille, n'est-ce pas ? Apprenez donc que je viens de commettre un acte identique au sien : j'ai tué quelqu'un ce matin. 1135

MAURICE

Hein ?

ALBERT

Vous connaissez la difficulté de mes expériences. J'opère sur des paralytiques qui sont toujours emportés avant que le virus n'ait atteint son plein développement. Eh bien ! Ce matin, j'ai institué une expérience
1140 qui promet d'être décisive, en inoculant un homme d'une vigueur exceptionnelle.

MAURICE

Je ne vous crois pas... Toute autre considération à part, dans le débordement d'indignation qui vous entoure, vous n'auriez pas osé !

(Tirant un papier de son portefeuille.)

(Il lit à haute voix.)

ALBERT

J'ai osé !... Pas à l'hôpital, bien entendu, mais chez moi... Je disais qu'au
moment de me faire sauter la cervelle, une curiosité folle d'arriver au
bout de mon travail avait seule pu me retenir... J'ai travaillé !... Voici
une note à joindre aux documents que je vous ai remis. « 28 octobre. -
Homme de 43 ans, vigoureux, parfaitement sain. Aucune hérédité mor-
bide. À quatre heures du matin, inoculation de dix centigrammes de vi-
rus n°2 à trois centimètres sous le sein droit. À quatre heures cinquante,
léger accès de fièvre, avec frisson et nausées... » Maurice, lui arrachant
le papier des mains. – Donnat, vous êtes tout de même un rude gredin !
1150

ALBERT

Mon petit, avant de me condamner, vous oubliez une chose, capitale pourtant...

1155

MAURICE

Laquelle ?

ALBERT

L'homme en question, cet individu vigoureux qui sera mort dans un an, eh bien ! Il est maître de sa peau... S'il me l'a offerte ?...

MAURICE

Il a consenti ?

ALBERT

Oui.

1160

MAURICE

Il sait à quoi il s'expose ?

ALBERT

Absolument. Il sait qu'avant d'être emporté par une atroce agonie, il se verra tomber en pourriture.

MAURICE

Il est assez intelligent pour se représenter les choses ?

ALBERT

C'est précisément son intelligence qui me l'a livré. Il comprend la grandeur de sa résolution. 1165

MAURICE

Très beau !... Trop beau même !... À votre place, je serais gêné quand il me regarderait en face. La splendide découverte sera votre oeuvre à vous seul. Si, dans l'ivresse du triomphe, vous songez à raconter l'héroïsme de cet homme, peut-être aura-t-il son nom dans le Larousse de 1950... Mais ce n'est guère probable !... Les obscurs dévouements disparaissent dans le rayonnement du génie. 1170

ALBERT

Mon collaborateur a ses raisons pour quitter ce monde sans désirer de récompense.

MAURICE

Un chagrin ?... Un remords ?... 1175

ALBERT

Pourquoi pas simplement la passion de savoir ?... Au moment où je lui injectais le poison, j'ai surpris chez lui le sentiment qu'exprimait mon vieux général... que j'éprouve moi-même... Il avait peur de mourir avant de connaître dans toute son ampleur la découverte à laquelle il participe. 1180

MAURICE

En voilà un qu'on peut comparer à vos nénuphars... La tige tendue vers la lumière !... Tendue à se rompre !...

ALBERT *(avec des larmes dans la voix)*

Oui... et lorsque sa tige se rompra, s'il ne trouve pas un soleil... Si la nature a mis en lui un impérieux Instinct de vérité pour que la vérité suprême ne doive jamais luire à ses yeux, eh bien ! C'est une lâcheté de la nature ! 1185

MAURICE

La nature est lâche !

ALBERT

Vous croyez ?... Au fait, c'est toujours au plus fort qu'elle donne la victoire.

MAURICE

Maître !... Vous avez des larmes plein les yeux...

1190

(Il s'éloigne rapidement. Maurice, en revenant de le reconduire jusqu'à la porte, se trouve devant Louise.)

ALBERT *(souriant)*

La nature qui fait cela !... Mais l'heure se passe, je suis en retard... Je vous enverrai régulièrement des bulletins à joindre au dossier de cet homme. Adieu !

SCÈNE VI

Louise, Maurice.

LOUISE (*très exaltée*)

L'homme qu'il a tué, c'est lui-même.

1195

MAURICE

Non, voyons !

(Elle sort.)

LOUISE

Lui !... Ce matin, à quatre heures, au moment de l'inoculation, il était seul... Et vous avez piétiné sur sa douleur, et vous lui refusiez l'éternité qu'il mendiait avec la mort dans les yeux ! Adieu, je vais rejoindre Albert !

1200

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Louise, Eugénie.

(Louise entre, dans la même toilette qu'à l'acte précédent. Au moment où elle arrive par une porte, Eugénie, sa femme de chambre, vient par une autre porte. Au fur et à mesure que Louise se débarrasse de son chapeau, de sa pèlerine, de ses gants, Eugénie les reçoit et les range. Puis, comme le jour baisse, elle allume la lampe et ferme les volets. Tous ces mouvements doivent être terminés avant l'arrivée d'Albert.)

LOUISE

Monsieur n'est pas rentré ?

EUGÉNIE

Pas encore.

LOUISE

Il n'est venu personne ?

EUGÉNIE

Non, Madame... Dieu merci, nous n'aurons pas la police tous les jours !... Hier, je revenais justement de rendre la robe violette à la cou-

1205

turière, et voilà qu'au moment où je sonnais, c'est un agent qui m'ouvre la porte... J'en ai eu un battement de coeur...

LOUISE

Pas de lettres ?...

EUGÉNIE

Je n'ai rien vu... Les journaux sont dans le cabinet de Monsieur ; Madame veut-elle que j'aille les chercher ?

1210

LOUISE

Volontiers...

EUGÉNIE

Comment Madame s'habillera-t-elle pour dîner ?

LOUISE

Je ne changerai pas de toilette.

EUGÉNIE

Madame fait bien : elle a l'air si fatigué !

1215

LOUISE

Ah ! J'oubliais !... Une jeune fille doit venir demeurer chez nous ce soir... Il faut avertir Baptiste de mettre son couvert... Où la logerons-nous ?

EUGÉNIE

Il y a la chambre derrière la salle à manger...

LOUISE

C'est si petit !... On manque d'air... Pourquoi pas la chambre bleue?

1220

(Albert entre.)

EUGÉNIE

Ce sera tout un déménagement !... Il y a dedans une montagne de cartons et de vieilleries.

(Eugénie sort.)

LOUISE *(à Eugénie, lui faisant signe de sortir)*

C'est bon !... Dans un instant, j'irai voir.

SCÈNE II

Louise, Albert.

LOUISE *(allant à son mari et cherchant à l'embrasser)*

Albert !...

1225

ALBERT *(la repoussant doucement)*

C'est bien !

LOUISE *(prise de timidité)*

Tu me repousses ?

ALBERT

Le mieux est de ne pas s'occuper de moi.

(Elle fond en larmes.)

LOUISE

C'est que... Vois-tu, je voulais, te dire...

(Il se jette dans un fauteuil avec accablement.)

ALBERT

Oh ! Je t'en supplie ! Pas de scènes !... Si c'est pour demander quelque chose, accordé d'avance... Tout ce que tu voudras pourvu que j'aie la paix ! Chienne de journée !

1230

LOUISE

Quoi ?... De nouveaux ennuis ?

ALBERT

Bah !...

LOUISE *(amicalement)*

Voyons, raconte... Où es-tu allé ?

1235

ALBERT

À l'Académie.

LOUISE

Tu es sorti vers une heure, et l'Académie n'est qu'à trois heures...
Qu'as-tu fait d'abord ?

ALBERT (*impatience*)

Une visite à Maurice Cormier... Là !... Es-tu contente?

LOUISE

À Maurice Cormier ?... En quel honneur ?

1240

ALBERT

J'allais lui porter un papier et lui poser une question.

LOUISE

Le papier ?...

ALBERT

Une note à joindre au dossier secret ; la plus curieuse de toutes.

LOUISE

Et la question ?...

ALBERT

Une idée qui m'a passé par la tête.

1245

LOUISE

Oui, mais laquelle ?

ALBERT

Je m'aperçois, avec une surprise peut-être naïve, que le développement intellectuel d'un homme influe médiocrement sur sa vie. Un savant imagine de profondes raisons pour expliquer sa conduite, un charretier suit

son instinct, et ils font l'un et l'autre à peu près les mêmes choses. Hier, 1250
lorsque tu m'as reproché mon crime, je me suis défendu, et bien défendu... Je veux dire que mes excuses n'étaient pas de simples prétextes. Il y a certaines cruautés que j'ai le droit d'exercer pour un but supérieur, j'en suis convaincu. Eh bien ! Ma raison a beau m'absoudre, j'ai des remords, comme un voleur de grands chemins qui a tordu le cou d'un 1255
passant. À quoi bon mesurer la portée de ses actes avec une intelligence de savant, si on doit les déplorer avec une conscience de charretier ?

LOUISE

C'est cela ta question ?

(Avec un rire nerveux.)

ALBERT

Pas tout à fait... La voici... Pourquoi un savant, qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme immortelle, donnerait-il sa vie pour son prochain ?... Cela se 1260
comprend d'un brave imbécile qui compte être récompensé au ciel, ou d'un ignorant qui n'a pas la foi, et auquel les préjugés et l'atavisme imposent, sans qu'il s'en doute, le joug de la foi. Mais moi, par exemple, qui ai fait de mon existence un rêve studieux sans lendemain, quel motif puis-je avoir d'interrompre ma contemplation pour des êtres bornés, 1265
que je méprise ?... Mon devoir évident n'est-il pas de conserver à l'espèce humaine un type d'élite, une lumière, un phare ?... Se sacrifier, soi savant, à un ignorant, c'est voler la société !... Donc, si dans mon coeur je trouve un impérieux besoin de donner ma vie pour quelqu'un, il faut résister. Hein ! N'est-ce pas, c'est clair ? 1270

LOUISE

Qu'a répondu Maurice Cormier ?

ALBERT

Je ne lui ai pas posé la question.

LOUISE

Ah !...

ALBERT

Il est si loin de mes préoccupations !

LOUISE

Tu m'as fait toi-même une belle réponse lorsque tu t'es peint traversant
les salles de pestiférés, fier de promener au milieu d'eux ta science ¹²⁷⁵
comme une divinité bienfaisante devant laquelle les moribonds se re-
lèvent guéris ; respirant à pleins poumons cet air mortel parce que tu es
avec ton idole... Si tu tombes écrasé sous les roues de son char, ton fa-
natisme en sera glorieux. 1280

ALBERT

Tout cela n'est beau qu'en théorie... Ou plutôt, non... Tout cela est
vrai... Absolument vrai... Je ne puis pas renoncer à le croire !... C'est la
foi de toute mon existence !... Je le répète, il y a contradiction entre ce
que je pense et ce que je souffre... On est parqué dans une humanité qui
aime et qui pleure, forcé d'aimer et de pleurer avec elle. 1285

LOUISE *(cherchant à l'embrasser)*

Tu es dans un jour où l'on pleure !...

ALBERT *(se dérobant)*

Ne crains rien, je suis de force à tenir le coup...

LOUISE

Laisse-moi partager ta peine... Pourquoi ta question que tu n'as pas posée à Maurice, cette idée d'un sacrifice qui s'impose à l'homme supérieur et qui ne s'explique pas, est-elle toujours sur tes lèvres ?... Dis-le-moi... 1290

ALBERT

Bah !... Ce ne sont pas des histoires pour les femmes !

LOUISE

Je comprendrais mieux que Maurice... Repose-toi sur mon coeur de femme ignorante, en oubliant un peu ton idole. Elle t'a trahi toute la journée, je le devine. À tes cris de détresse elle répondait par des dissertations pédantes... 1295

ALBERT (*très hautain*)

Je te défends de tourner en ridicule ce que je respecte... Brisons là-dessus.

LOUISE

Ne sois pas fâché !... Si tu savais comme je suis malheureuse de me trouver tout à coup si gauche... Moi qui cherche au contraire à te dire... 1300

ALBERT

Dis-le donc !

(*Elle l'embrasse.*)

LOUISE

Albert, tu as parlé de me rendre ma liberté... Je la refuse... Je veux être ta femme.

ALBERT *(sans se laisser aller à l'attendrissement)*

Merci, Louise !... Mais, avant d'accepter, je dois t'apprendre de mauvaises nouvelles... Le doyen de la Faculté m'a prévenu que les étudiants sont très montés contre moi... Il y aura du tapage à mon cours... On est d'avis qu'au lieu de tenir tête à l'émeute, ce qui est dans mon caractère, mieux vaut m'absenter pendant quelques mois, quitte à revenir lorsque les esprits seront pacifiés... Bref, en termes fort polis, je suis invité à prendre un long congé... Pour des raisons que je ne veux dire à personne, pas même à toi, ce congé sera définitif... Je donne ma démission... de tout... Plus d'école, plus d'hôpital... Tu vois que ta générosité t'entraînerait trop loin... Mon départ est un aveu... J'achève de me perdre dans l'opinion... Je suis un homme fini.

LOUISE

Que vas-tu faire ?

ALBERT

Quitter Paris, chercher une maisonnette bien retirée, et y achever mes jours.

LOUISE

Je te suivrai.

ALBERT

Allons donc!... Toi qui gémissais lorsque je t'emmenais pour quelques semaines à la campagne !... Ce matin encore, tu hésitais à rester avec

moi, ici, au milieu des tiens, et tu veux partager un tête-à-tête qui peut durer toujours avec un réprouvé ?

LOUISE

Oui.

ALBERT

Hier, c'était une autre chanson !... Ta conscience t'a donc fait des reproches?... Ma foi, je t'en félicite, car je n'avais pas été très édifié de ton entrain à me jeter par-dessus bord. Ce que j'ai été sur le point de couper court à tes hésitations en te tournant le dos !... Mais une autre solution se présentait... définitive aussi... Va, que tu m'abandonnes ou que tu m'accompagnes, la différence n'est pas grande. Décide selon tes goûts. Tu montres enfin du coeur, on te tient quitte du reste.

1330

LOUISE

Quelle solution as-tu adoptée ?

ALBERT

Tu la connaîtras toujours assez tôt.

LOUISE

Albert, je la connais !

ALBERT (*incrédule*)

Oh ! Oh !

LOUISE

J'étais chez Maurice... J'ai tout entendu... J'ai mieux compris que lui.

1335

ALBERT (*froidement*)

Dis nettement ce que tu as compris.

LOUISE

Tu as répété sur toi-même l'expérience dont va mourir cette pauvre enfant.

ALBERT

Ainsi voilà pourquoi tu restes ! Parce que ce ne sera pas long !

LOUISE

Je t'aime !... Voilà ce qui me ramène à toi !... Mais si ! Albert, il faut le croire !... Ah ! Je comprends que tu aies des doutes, et je les mérite ! 1340
Pourtant, je te jure, mon coeur est tout à toi. Il t'appartient depuis que tu es mon mari, et tu l'as fait beaucoup souffrir ! Ce n'est pas de ta faute... Tu étais bon... Tu n'as jamais eu la volonté de me blesser, je le sais bien... et cela était !... Tu as l'air surpris... Tu n'admetts pas 1345
qu'auprès d'un camarade affectueux et fidèle on souffre !... Réfléchis à ce que nous étions... Tu te plains de mesurer la portée de tes actes avec une intelligence de savant, pour les déplorer ensuite avec une conscience de charretier... Eh bien ! C'est le charretier seul qui me prenait dans ses bras ! Lorsqu'il cédait la place à l'être supérieur que 1350
j'adorais, je n'existais plus, je ne comptais plus !... Tu devrais pourtant te figurer ce que c'est qu'un pareil abandon, toi qui, toute la journée, viens de crier ta détresse à Maurice sans qu'une de tes paroles soit allée à son adresse... Ah ! J'en ai jeté, moi aussi, de douloureuses prières dans l'oreille d'un sourd !... Enfin, lassée, j'ai gardé le silence ; mais 1355
d'apprendre à se taire ne console pas !... Il y avait des moments où je te détestais... d'autres où j'éprouvais des besoins de révolte... Le seul sentiment qui ne cessait jamais de m'enchaîner à toi, c'est le respect... Hier, je l'avoue, j'ai été lâche ! Ce sera le remords de toute ma vie ! Mais aussi

j'avais été si malheureuse à tes côtés qu'il m'était trop facile de te regarder comme un bourreau. Lorsque je t'ai découvert meurtrier de cette jeune fille, je n'ai plus voulu voir en toi qu'un bourreau ! Et alors, oui, j'ai voulu ma liberté, et le premier usage que j'en ai fait, pauvre sotte gonflée de sentiments incompris, a été de courir chez Maurice... Je croyais qu'on va chez les psychologues pour être comprise, comme on va chez les bijoutiers pour être parée !... Mais, tout de même, ce que j'allais chercher là-bas, je l'ai trouvé : j'ai été comprise, non par le psychologue, oh ! Non, mais par moi-même, en découvrant que je t'aime plus que jamais !

ALBERT

Dis-tu vrai ?

LOUISE

Mais que faut-il pour te convaincre ? Veux-tu ma vie ? Veux-tu me traiter comme Antoinette, comme toi-même ? Va donc ! Crible-moi de piqûres mortelles ! Attache-moi toute sanglante sur une table d'agonie comme ces chiens qui râlent dans ton laboratoire. Plus tu me briseras, plus je serai contente... Je donnerais ma dernière goutte de sang pour un regard de toi qui m'admirerait un peu !

(Eugénie entre.)

ALBERT *(se jetant dans ses bras)*

Louise !... Ah ! Ma chère femme !... Toute une vie passée auprès de toi sans te connaître !... Qu'il faut donc payer cher le peu que nous savons !... Tous les mêmes : Maurice, moi, des gens qui contemplant de haut l'humble humanité, nous ne voyons pas ce qu'un enfant verrait... Notre oeil est adapté aux choses lointaines, et ce qui frémit tout proche du coeur, ce qui sanglote à l'oreille, un mur nous en sépare... Pourtant nous ne sommes pas à l'abri du chagrin. Nous avons souvent besoin

d'une poitrine de femme contre laquelle pleurer ! Car je pleure. Il n'est plus question d'orgueil entre nous, n'est-ce pas ? Je puis tout dire ! Cette journée est atroce !... Un être s'agite en moi, qui se débat, qui meurt, et je ne le comprends pas ! Il m'ordonne le sacrifice, je trouve le sacrifice une chose monstrueuse, et je me tue !... Ma fin est idiote !... Tomber en martyr quand on n'a pas la foi !... Parader devant le néant !...

1385

1390

SCÈNE III

Louise, Albert, Eugénie.

EUGÉNIE

La jeune fille qui doit demeurer ici...

LOUISE (à Albert)

C'est Antoinette... J'ai vu sa supérieure dans la journée...

EUGÉNIE

Madame avait promis de venir examiner dans quelle chambre on logera cette demoiselle...

1395

(Eugénie sort.)

LOUISE

Faites-la entrer, je vous rejoins à l'instant.

SCÈNE IV

Louise, Albert, Antoinette.

LOUISE (*embrassant Antoinette*)

Mon enfant, soyez la bienvenue.

ANTOINETTE (*s'adressant à Louise et à Albert*)

La mère supérieure m'a recommandé de vous remercier encore au nom du couvent...

1400

(Elle sort.)

LOUISE

Mon Dieu, elle m'a déjà remerciée plus qu'il ne fallait !... Je vais m'occuper de votre logement... Toute ma journée a été tellement prise ! À bientôt !...

SCÈNE V

Albert, Antoinette.

ANTOINETTE (*allant à Albert*)

Monsieur, je voulais vous dire... Cet après-midi, j'ai été questionnée...

1405

ALBERT

Par qui ?

ANTOINETTE

Par la mère supérieure.

ALBERT

À quel sujet ?

ANTOINETTE

Au sujet des soins que vous m'avez donnés à l'hôpital.

ALBERT

Eh bien ! Vous lui avez rendu bon témoignage, j'imagine, puisqu'elle vous laisse entre mes mains ?

1410

ANTOINETTE

Soyez tranquille, Monsieur le docteur !... Mais, d'après le peu qu'elle m'a dit, j'ai compris...

ALBERT *(avec impatience)*

Allez donc !...

ANTOINETTE

Que l'on vous accuse... Est-ce mal d'en parler ?... Je suis si tourmentée !

1415

ALBERT

C'est stupide d'être allé vous faire peur !

ANTOINETTE

Oh ! Ce n'est pas pour moi que j'ai peur !... Une fois déjà, la sainte Vierge m'a sauvée... Elle peut me guérir encore !... Y a-t-il danger que l'on vous arrête ?

ALBERT

Des imbéciles ont répandu ce bruit... N'y croyez pas.

1420

ANTOINETTE

Quel bonheur !... Je serais tellement désolée s'il vous arrivait la moindre contrariété !... Les religieuses ont eu bien soin de moi, et, malgré cela, depuis que je suis née, vous êtes la première personne qui ait songé à me faire plaisir... À l'hôpital, vous restiez des dix minutes à bavarder près de mon lit... Et les oranges et les bonbons que vous m'apportiez !
Ce n'est pas que je sois gourmande... Mais un homme comme vous, qui a tant de choses à penser !...

1425

ALBERT

C'est pour me raconter toutes ces balivernes que...

(Baissant la voix.)

(Elle porte la main à sa poitrine.)

ANTOINETTE

Voilà !... Vous grondez dès qu'on dit que vous êtes bon !... Vous êtes si bon que vous avez du chagrin à cause de moi... Je l'ai parfaitement remarqué hier, lorsque je vous ai fait voir cette rougeur...

1430

ALBERT

Vous avez mal remarqué...

ANTOINETTE

N'essayez pas de me tromper... Un jour... J'étais si faible... comme morte... Vous avez dit aux Internes : « Pauvre petite Antoinette ! Avant

la fin de la semaine, elle aura vu les splendeurs de son Paradis... » Après¹⁴³⁵
la visite, vous êtes revenu seul, et vous m'avez fait une piqure là où j'ai
mal maintenant...

ALBERT

Alors, vous...

(Un silence.)

ANTOINETTE

J'avais ma connaissance, mais je ne bougeais pas... J'ai eu l'idée, tout de
suite, que vous tentiez quelque chose de hardi... À présent que la mère¹⁴⁴⁰
supérieure a prononcé le mot, je me rends bien compte de ce que vous
avez essayé... Nous avons une soeur qui est morte de cela vers Noël. Il
fallait, pendant les derniers jours, beaucoup prendre sur soi pour
l'approcher...

ALBERT

Comment appelle-t-on les gens qui font ce que j'ai fait ?

¹⁴⁴⁵

ANTOINETTE

Comment ?...

ALBERT

Assassins, n'est-ce pas ?...

ANTOINETTE

Je savais bien que vous avez du chagrin ! Il ne faut pas !... Vous
m'auriez proposé ce qui est arrivé, j'aurais consenti tout de suite... Me
croyez-vous donc trop sotté pour comprendre que mon mal peut ame-¹⁴⁵⁰

ner à guérir une foule de gens ? Je voulais être soeur de charité, et consacrer ma vie aux malades... Eh bien ! Je livre ma vie en gros, au lieu de la donner en détail...

ALBERT

Il n'y a pas que les soeurs de charité qui savent mourir proprement !

(Elle se jette aux genoux d'Albert.)

ANTOINETTE

Les savants aussi !... Quand j'ai appris que l'on vous accusait, je me suis dit aussitôt : « Si on l'empêche de continuer ses expériences, il les achèvera sur lui-même !... » Ne faites pas cela, monsieur le docteur !... Vous m'avez pour vos observations...¹⁴⁵⁵

ALBERT

Tu t'es dis cela, toi ?... Tu n'as pas pensé : « Il se tuera pour se punir » ?...

1460

ANTOINETTE *(avec effroi)*

Oh !... Se suicider !... Enlever du monde quelqu'un comme vous, à cause d'une pauvre fille qui sait à peine lire !

ALBERT

J'en ai eu envie, pourtant !... Si tu me vois encore vivant, c'est que je me suis accordé quelques jours de répit pour connaître la fin de mes travaux. En somme, une curiosité comme celle-là est pardonnable !

1465

ANTOINETTE

Ah ! Monsieur, je crois bien, puisqu'elle sauve des gens !... Vous parlez comme un criminel : c'est seulement si vous n'achevez pas vos travaux que vous le serez !... Vous êtes fait pour étudier... Vous n'avez malheureusement pas de religion, c'est ce qui vous oblige à tant réfléchir pour être bon... Moi, si je n'étais pas pieuse, qu'est-ce que je vaudrais ?...

1470

Vous avez l'air étonné que je sois prête à mourir... Je le suis parce que Jésus-Christ a été crucifié pour le genre humain et que je regarde comme un honneur d'être traitée un peu comme lui...

ALBERT

Ah ! Quel bien tu me fais !... Avec toi, je n'ai pas à renier mon idole !... Tu ne me la montres pas ridicule et pédante !... Antoinette, tu ne seras ni timide ni gauche, si je t'annonce la résolution que j'ai prise... Nous pourrons en parler à l'aise, puisque tu viens de l'indiquer de toi-même... Ce matin, je me suis inoculé le mal dont tu mourras... Désormais, je vais vivre double... vivre triple !... Jusqu'à ma convulsion suprême, j'épierai nos deux agonies... Tes yeux brillent !... Ah ! Tu es bien de ma race, toi !... D'où vient ce quelque chose qui élève le plus humble au niveau du plus savant ?

1475

1480

(Louise entre.)

ANTOINETTE

Du bon Dieu, Monsieur !

SCÈNE VI

Albert, Antoinette, Louise.

ALBERT (*montrant Antoinette*)

Elle sait tout !

1485

LOUISE

Elle te pardonne ?

(Un silence.)

ALBERT

Le mot « pardon » n'a pas même été prononcé. Elle arrive avec une simplicité magnifique au point où ma science n'a pu me conduire qu'au prix d'efforts surhumains : donner généreusement sa vie. Vois-tu, la plus merveilleuse invention trouvera toujours des contradicteurs, mais que je retire de la rivière, au péril de mes jours, quelqu'un qui se noie : riches et pauvres, intellectuels, ignorants, positifs et sentimentaux m'acclameront... Il y a donc une qualité d'actes dont la beauté nous attire tous !... Le voici, l'élan de l'humanité entière vers un soleil unique... Je le cherchais où il ne fallait pas, dans les cerveaux, et je le trouve dans les coeurs !... Il y a un instant, je frémissais de rage contre ce je ne sais quoi d'aveugle qui m'obligeait à mourir, et je répétais avec notre ami Maurice : « La nature accueille ton héroïsme par une lâcheté !... » C'est bientôt dit !... La nature est-elle donc si lâche ? La loi du plus fort régit les corps, soit ; mais les esprits ? Le plus grand symbole qui ait pu s'imposer à eux, n'est-ce pas un instrument de torture : la croix ? Quelle est donc la puissance assez forte pour que les yeux du monde entier soient fixés sur elle dans un désir d'immolation ?... Toute marée dénonce au delà, des nuages un astre vainqueur ; l'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide ?

1490

1495

1500

1505

LOUISE

Albert, tu crois en Dieu !

ALBERT

Je ne crois pas en Dieu, mais je meurs comme si je croyais en lui... Voilà d'où me vient la paix ! Ma force, c'est d'être compris par cette petite sainte ! Mon salut, c'est qu'une pauvre ignorante me prenne par la main pour me guider vers on ne sait quelle splendeur. Tu vois, j'ai pris mon parti de penser comme un illustre et d'agir comme le premier brave homme venu. C'est incohérent, mais viendra-t-il jamais, le jour où l'on pourra, en ne suivant que sa pensée, aboutir à toutes les grandeurs morales ? Pour le moment, l'intelligence a sa logique, et l'âme, ce je ne sais quoi qui dépasse ma compréhension, mais qu'Antoinette définirait à l'instant, l'âme aussi a la sienne, très différente de l'autre. Oui, lorsqu'il s'agit de ne pas crever comme un chien, mais de finir noblement, c'est encore auprès des humbles qui adorent Dieu, et des cœurs ardents qui aiment avec ton héroïsme, que les philosophes ont à chercher des leçons de logique.

1510

1515

1520

LOUISE *(se jetant dans ses bras)*

Comment ! tu parles d'apprendre quelque chose, de nous !... Albert, je vais donc pouvoir vivre avec toi dans l'union que j'ai toujours rêvée ? Il n'y a plus de barrière entre nous !

(Montant sa poitrine à l'endroit de l'inoculation.)

ALBERT

Plus de barrière !... Tu oublies !...